

COMMENT LES ARTS  
ET LA CULTURE  
ISSUS DE LA SOCIÉTÉ  
POST-MIGRATOIRE  
ENRICHISSENT LA  
CULTURE À GENÈVE ?

# MÉLODIES D'AILLEURS

## ÉCHOS DE GENÈVE

—  
Actes du colloque  
du 29 septembre 2023



VILLE DE  
GENÈVE

# COMMENT LES ARTS ET LA CULTURE ISSUS DE LA SOCIÉTÉ POST-MIGRATOIRE ENRICHISSENT LA CULTURE À GENÈVE ?

Dans la sphère publique, les discours, les images, les histoires et les espaces sont souvent façonnés par des modèles stéréotypés du « Nous et les Autres », ce qui peut conduire à la polarisation et l'exclusion. Une démocratie nécessite au contraire une culture publique polyphonique qui permet l'appartenance et la reconnaissance de l'ensemble de la population.

C'est pourquoi la Ville et le Canton de Genève reconnaissent la richesse de la diversité culturelle. Les deux collectivités publiques ont souhaité thématiser ces enjeux lors d'une journée d'étude et d'échanges.

A cette fin, elles se sont associées à l'Université des Cultures de Genève (UPA), association qui œuvre dans le domaine de l'intégration dans la société migratoire et post migratoire. Le but de cette collaboration était d'initier une réflexion autour des enjeux de la diversité de l'offre culturelle.

Ce temps de réflexion s'est articulé autour d'un colloque suivi d'une soirée de programmation multiculturelle le vendredi 29 septembre 2023 au Musée d'art et d'histoire de Genève (MAH)

## Colloque

### LE REFLET DE LA SOCIÉTÉ POST-MIGRATOIRE DANS LES ARTS ET LA CULTURE

Organisé par l'Université des Cultures de Genève (UPA) et le Département de la culture et de la transition numérique la Ville de Genève (DCTN), en collaboration avec le canton de Genève (Département de la cohésion sociale) et la Commission Fédérale des Migrations (CFM)

Soirée multiculturelle: Programmation artistique

L'UPA œuvre depuis plus de quatre ans au développement d'activités culturelles, en collaboration avec des troupes et institutions théâtrales de Genève, telles que le théâtre Spirale, le théâtre Saint Gervais, le centre Grütli. Ces initiatives ont été soutenues par la Confédération par le biais des fonds du « Nouveau Nous » lancé par la Commission fédérale des migrations (CFM) l'un des partenaires principaux de la journée d'étude.





**Sami Kanaan**  
Conseiller administratif  
de la Ville de Genève  
chargé de la culture



La question de la diversification de l'action culturelle, celle de la reconnaissance et de la place des artistes issus-es de la migration sont des questions vastes qui doivent encore être largement défrichées.

Parce que notre statut de ville multiculturelle ne doit pas être uniquement un statut, mais bien plutôt un terrain fertile pour de telles questionnements, de telles thématisations.

Être porteur de 2 ou 3 cultures différentes est une richesse, et cette richesse doit être rendue visible et reconnue par l'ensemble de la société. »



**Thierry Apothéloz**  
Conseiller d'Etat  
chargé du département  
de la cohésion sociale

« Dans un monde en constante évolution, marqué par des mouvements migratoires et des interactions interculturelles croissantes, Genève se distingue comme une ville cosmopolite. Une ville où les rencontres entre les cultures sont monnaie courante, où la diversité est une force motrice, et où chaque coin de rue raconte une histoire unique. Notre canton est une mosaïque riche de cultures, d'expériences et de parcours migratoires. Il est de notre responsabilité de faire en sorte que cette diversité soit représentée dans tous les aspects de notre société, notamment dans le domaine culturel. »



« Les arts et la culture sont à la fois des reflets de l'état de la société mais peuvent aussi fonctionner comme vecteurs pour promouvoir la participation et la cohésion sociale. Ils constituent aussi des véhicules pour communiquer, sensibiliser et interagir avec un public plus large sur une société suisse en mouvement.

En tant que ville et canton cosmopolites, Genève constitue un terreau fertile pour promouvoir de tels échanges interculturels et valoriser la diversité. Les échanges d'aujourd'hui illustrent encore une fois le dynamisme des acteurs politiques et de la société civile sur ces thématiques et contribuent à développer un regard nouveau sur le « vivre ensemble ». »

**Bettina Looser**  
Directrice générale de  
la Commission fédérale  
des migrations

# SOMMAIRE

PROGRAMME DU COLLOQUE	5
LES ACTES DU COLLOQUE	
L'essentiel en bref	6
La synthèse des interventions	7
L'accueil et l'ouverture	10
LES INTERVENTIONS	13
L'impact de la société post-migratoire dans la création artistique et la production culturelle de la cité	
Ana Caldeira Tognola	13
Gianni D'Amato	16
Cecilia Quadri	19
Charlotte Frossard	20
Les bonnes pratiques et perspectives pour la promotion de la diversité dans les arts et l'offre culturelle genevoise	
Pierre Philippe	23
Laila Alonso Huarte	26
Sylvie Léget	27
Michele Millner	29
LES ÉCHANGES AVEC LE PUBLIC	35
LA SOIRÉE MULTICULTURELLE	36
Avec la participation de Gjon's Tears	36
Programmation artistique	37
NOS REMERCIEMENTS	39

# PROGRAMME DU COLLOQUE

Introduction et modération :

**Albana Krasniqi** – Directrice, Université des Cultures de Genève

## L'impact de la société post-migratoire dans la création artistique et la production culturelle de la cité

**Ana Caldeira Tognola** – Membre experte en migration de la Commission Fédérale des Migrations

**Gianni D'Amato** – Directeur, Forum Suisse des Migrations, Université de Neuchâtel

**Cecilia Quadri** – Co-directrice, Institut Nouvelle Suisse

**Charlotte Frossard** – Auteure du roman « Sur le pont » traitant la thématique de la migration portugaise, journaliste à la RTS

**Bekim Sebastien Krivaqa** – Artiste performeur, chercheur en ethnologie et migration, était également prévu comme intervenant du colloque mais empêché d'être présent

## Les bonnes pratiques et perspectives pour la promotion de la diversité dans les arts et l'offre culturelle genevoise

**Pierre Philippe** – Responsable du secteur Médiation, Musée d'ethnographie de Genève, MEG

**Laila Alonso Huarte** – Co-directrice éditoriale Festival du Film et Forum International sur les Droits Humains

**Sylvie Léget** – Responsable de projet « Résidences croisées », Hospice Général de Genève

**Michelle Millner** – Co-directrice, Théâtre « Spirale »

**Gjon's Tears** – Chanteur – chant, musique

## Soirée multiculturelle Tête à tête avec les arts des pays des aigles

**Compagnie Désenchanté.e.s** – extrait de théâtre

**Orchestre de Chambre les Rhapsodes de Genève et le groupe folklorique Ilirët** – musique folklorique et instrumentale

**Besa Myftiu** – auteure - lecture d'un passage de roman

**Gjon's Tears** – chanteur - chant, musique

# LES ACTES DU COLLOQUE

## L'ESSENTIEL EN BRIEF

La plupart des intervenant-e-s ont consacré une partie de leur prise de parole à définir ce qu'est une société postmigratoire. Le terme est jeune et peut prêter à confusion quand tout le monde n'a pas encore pris acte de la continuité des mouvements migratoires et de la façon dont ils ont façonné et façonneront encore la Suisse. Et c'est pourtant bien cette nouvelle composition de la société dans son ensemble, et pas seulement les personnes issues des migrations les plus récentes, que désigne le terme de postmigratoire.

Ainsi, représentant-e-s de la recherche et de la culture, toutes et tous s'accordent pour caractériser cette société par une diversité mal prise en compte. Le tableau dressé au fil des interventions permet ainsi de constater tant le malaise de personnes qui ne se sentent plus chez elles dans un pays où une grande partie de la population appartient à plusieurs cultures, que celui d'habitant-e-s qui sont né-e-s et ont grandi en Suisse mais se sentent toujours considéré-e-s comme autres.

Il est donc nécessaire de s'adresser au plus grand nombre. Les identités multiples doivent être reconnues sans être stigmatisées, tant au niveau des politiques, des institutions et des médias que de la population dans son ensemble. Chacune et chacun doit pouvoir être considéré comme un individu avec toute sa subjectivité, quelque soit la complexité de son parcours et celui de sa famille.

La culture a été motrice et peut l'être encore dans la reconnaissance de cette société postmigratoire et pour une meilleure gestion des incompréhensions qui la minent, des conflits qui l'agitent. Elle doit y être reconnue, traitée avec équité et appuyée financièrement. Les exemples donnés, de Berlin à Genève en passant par l'Australie, montrent l'importance des formes artistiques dans l'accueil des personnes migrantes mais aussi dans la reconnaissance de la diversité de celles et ceux qui composent la population suisse aujourd'hui.

# LA SYNTHÈSE DES INTERVENTIONS

## Introduction du colloque

**Albana Krasniqi** – Directrice de l'UPA

Créée pour venir en aide à une population en situation de guerre, l'UPA se définit aujourd'hui comme l'Université des cultures de Genève. Sa mission d'accueil, d'information et de formation des publics ayant une histoire migratoire, de la petite enfance aux seniors, s'articule différemment pour la « société migratoire » et la « société postmigratoire ». Elle conçoit l'intégration comme un processus réciproque.

L'association constate une tendance à catégoriser toute personne dont le nom sonne étranger comme un migrant en besoin d'intégration, ce qui est mal perçu par les jeunes né-e-s et éduqué-e-s en Suisse. Elle veut mettre en place un incubateur créatif incluant des projets d'écriture, de composition musicale et de médiation qui mettra en lumière les richesses linguistiques et culturelles des langues les plus représentées à Genève, le portugais arrivant en tête, suivi de près par l'albanais, au cœur du projet pour la première année.

Le colloque s'inscrit dans la perspective d'une société postmigratoire et est lui-même conçu avec des personnes qui vivent une expérience d'identité hybride et flexible.

## **Ana Caldeira Tognola** – Membre de la Commission fédérale des migrations (CFM)

La CFM se compose de trente experts du domaine de la migration, nommés par le Conseil fédéral, qu'elle conseille, de même que l'administration fédérale. Elle participe aussi aux échanges d'opinions et d'expérience au niveau national et international et transmet les connaissances acquises, notamment dans la revue *terra cognita*.

La mission de la CFM est aussi d'encourager l'intégration. Dans ce cadre, le programme « Nouveau Nous » a pour but de soutenir des projets culturels participatifs qui illustrent les multiples visages d'un pays façonné par la migration. Dans cette société, il ne peut y avoir une culture de référence à laquelle toutes et tous seraient subordonné-e-s.

La culture soutenue s'entend au sens large, y compris dans des formes populaires et traditionnelles. Il s'agit d'approches durables, qui visent tant la société d'accueil que les personnes issues de la migration, et qui peinent parfois à trouver un financement par leur position entre politique culturelle et politique d'intégration.

## **Gianni D'Amato** – Directeur, Forum Suisse des Migrations, Université de Neuchâtel

Si l'expression de postmigration est apparue dès les années 1950, ce n'est que depuis une vingtaine d'années que le concept s'affirme. Au théâtre Maxime-Gorki de Berlin, Shermin Langhoff développe un théâtre joué par et pour des personnes qui, sans avoir migré elles-mêmes, ont été socialisées dans un environnement marqué par la migration et ses récits. Elle souhaite contribuer ainsi à construire ne serait-ce que l'utopie d'une société postmigratoire capable de reconnaître la subjectivité des individus plutôt que de les appréhender sous un angle stéréotypé.

Des anthropologues et des sociologues proposent de ne pas réserver le terme postmigrant à celles et ceux qui sont marqué-e-s comme migrants, mais de l'utiliser en relation avec le concept d'une société postmigratoire, qui considère que tout le monde est affecté par la migration. Le préfixe post ne fait pas référence à la fin de la migration, mais plutôt aux réalités et aux conflits sociétaux actuels, en lien avec les mobilités qui façonnent les sociétés depuis le début du colonialisme.

**Cecilia Quadri** – Codirectrice, Institut Nouvelle Suisse

INES est un cercle de réflexion et d'action basé à Berne, qui s'engage pour une «Nouvelle Suisse», pour tous ceux et celles qui sont ici et qui vont venir. Cette appellation correspond à l'idée de postmigration. Ainsi, les débats qui ont suivi le geste de l'aigle de deux joueurs de l'équipe suisse de football d'origine albanaise en 2018 sont typiques d'une société post-migrante, marquée par les appartenances multiples et les univers de vie transnationaux, avec toutes les contradictions que cela peut impliquer.

Les institutions culturelles genevoises doivent reconnaître cette réalité et la prendre en compte tant au niveau de leurs programmes, des personnes qu'elles emploient, et des partenariats mis en place que dans leurs préoccupations d'atteindre la population réelle de la ville et du canton.

**Charlotte Frossard** – Auteure du roman «Sur le pont», journaliste à la RTS

Dans Ellis Island, Georges Perec décrit l'île new-yorkaise sur laquelle 16 millions de migrant-e-s sont passé-e-s entre 1892 et 1924. Il prend ainsi conscience de la coupure qu'implique un exil. Lui-même est «différent» des siens, il y a eu non-transmission d'une histoire. Et cette coupure, Charlotte Frossard en a pris conscience elle aussi, sans doute à partir du jour où, à 8 ans, elle réalise que ce mot d'avó avec lequel elle nomme sa grand-mère est le même qu'utilise sa copine portugaise.

Vingt ans plus tard, elle entreprendra de longues recherches sur l'histoire de ses grands-parents, qui ont fui le régime de Salazar. Elle cherchera à éclairer tout à la fois une communauté très présente en Suisse et pourtant mal connue et une part d'ombre qui existait en elle. Elle en fera notamment un roman, Sur le pont (Éditions Encre fraîche, 2022).

**Pierre Philippe** – Responsable du secteur Médiation, Musée d'ethnographie de Genève MEG

Comment rendre le musée plus juste et plus inclusif tout en continuant à exposer des objets témoignant de relations coloniales? Le MEG est en recherche de solutions, c'est pourquoi il accueillait, au moment même du colloque, un hackathon sur les collections coloniales et la recherche de provenance.

Exemple de pratique innovante, un jebena - une cafetière - a été choisi dans les collections pour être présenté en vitrine non pas par la conservatrice mais par des membres de la communauté érythréenne à Genève. Des témoignages de ce groupe accompagnent la présentation. L'expérience est le fruit d'une collaboration avec l'Association des médiatrices interculturelles, créée par des réfugié-e-s et pour des réfugié-e-s.

En outre, la principale exposition de 2024 concerne Genève dans le monde colonial et a été réalisée avec des habitant-e-s de Genève originaires des mêmes territoires que les collections. Et pour Rencontres, en novembre 2024, ce sont aussi des personnes issues des communautés d'origine qui seront photographiées avec un objet qu'elles auront choisi.



**Laila Alonso Huarte** – Co-directrice éditoriale du Festival du Film et Forum International sur les Droits Humains

Le FIFDH invite, activistes, ONG, professeur-e-s diplomates, artistes, militant-e-s, journalistes et grand public à se rassembler et à confronter leurs points de vue. Ce festival est un rendez-vous incontournable à Genève dans le domaine des droits humains.

Il s'inscrit dans une démarche inclusive, visant la rencontre de multiples publics. Il a la caractéristique de rassembler au centre-ville, mais aussi à l'ONU, dans des musées, des théâtres, des centres d'hébergement collectif, à l'hôpital, ainsi que dans des milieux carcéraux.

Le Festival propose des films et des débats qui mettent en lumière des combats et dénoncent des violations, partout où elles se produisent. L'équipe du festival ancre son travail autour de valeurs et de convictions, elle est persuadée qu'un film, une voix, une histoire, porté par un individu ou un groupe, peut bousculer les consciences, susciter de nouvelles idées et engagements, afin de conduire à un changement social.

**Sylvie Léget** – Responsable du projet « Résidences croisées », Hospice Général de Genève

Les Résidences croisées visaient à soutenir des artistes précarisé-e-s par la crise sanitaire et à offrir des opportunités d'intégration inédites aux personnes accompagnées par l'Hospice général. L'institution a accueilli cette proposition de Sylvie Léget et a ouvert ses portes à 23 artistes, dont 13 qu'elle suivait déjà, pour 10 disciplines. Près de 100 bénéficiaires et collaborateurs-trices ont participé.

Le fil rouge était de rendre visible l'invisible, de déstigmatiser les bénéficiaires de l'Hospice général.

Parmi les thèmes traités par les artistes: la précarité, l'isolement social, l'invisibilité, l'importance du lien, la stigmatisation, les compétences... Des ateliers ont accompagné le projet dont un de médiation culturelle. Il a permis à des bénéficiaires de l'Hospice général de montrer leurs compétences lors de l'exposition finale.

Les Résidences croisées ont montré que l'art est un véritable vecteur de cohésion sociale.

**Michele Millner** – Codirectrice, Théâtre « Spirale »

Michel Millner interroge: à Genève, dont 49 % de la population ne détient pas la nationalité helvétique, où voit-on la « superdiversité » représentée? Depuis trente ans, le Théâtre Spirale cherche à répondre à ces questions.

Elle évoque la sociologue bolivienne Silvia Rivera Cusicanqui qui, pour contrer la continuité des logiques de domination des cultures indigènes, parle de couches se déposant comme des sédiments les uns sur les autres, pas toujours de façon harmonieuse et sereine. Ces espaces de friction permettent de rester humain-e, vivant-e, contrairement à l'assimilation, ou même l'intégration imposée.

Michele Millner cite le Théâtre du Vécu développé à l'hôpital par le docteur Jean-Philippe Assal. Elle a collaboré au sein de l'Hospice général à cette démarche d'art-thérapie où les participant-e-s écrivent et mettent en scène leur histoire dans un cadre bienveillant. Elle parle aussi de la manière dont elle inclut des jeux de théâtre et des pratiques d'écoute, horizontales, dans les cours de français pour personnes migrantes donnés à l'UPA.

## L'ACCUEIL

**Valère Borruat** – Directeur adjoint du MAH

## L'OUVERTURE

**Dorina Xhixho** – Conseillère personnelle du magistrat Sami Kanaan



© MAGALI OBERLIN

Le sujet de ce colloque est un sujet « neuf » si l'on peut dire. C'est un sujet qui n'a pas encore été thématisé. C'est pourquoi je suis si contente que vous soyez aussi nombreux et nombreuses à avoir répondu présent-e-s. Aussi bien vous, le public bien sûr, mais également vous, intervenant-e-s qui allez dialoguer entre vous et avec le public d'ici quelques instants.

Parler de diversification culturelle et pas seulement de multiculturalité est en effet assez rare. C'est d'ailleurs la première fois que ce seront abordées, au cours d'un même colloque, les questions suivantes :

- ♦ Qu'est-ce que le concept de société post-migratoire, quelles sont les bases théoriques ou juridiques de ce concept ?
- ♦ Où en est l'état de la recherche universitaire en Suisse dans le domaine de la migration et de la citoyenneté ?
- ♦ Quels sont les exemples inspirants en matière de migration et d'inclusion ?
- ♦ Comment les acteurs culturels abordent-ils l'interculturalité dans leur programmation ?

Je remercie donc sincèrement toutes les personnes qui ont répondu présentes dans un délai relativement court ! Pouvoir discuter de ces thématiques au Musée d'art et d'histoire, au milieu d'une salle porteuse de l'histoire genevoise sera certainement inspirant !

## Albana Krasniqi – Directrice de l'UPA

L'UPA, Université des Cultures de Genève, est une association engagée dans la promotion de l'intégration au sein de la société migratoire et post-migratoire. À l'origine, son objectif était de travailler avec la population albanophone de Genève. Toutefois, au fil du temps, l'évolution des besoins de la société genevoise, qu'elle soit en phase de migration ou post-migration, a encouragé une redéfinition des objectifs de l'association. Ainsi, l'UPA a élargi son champ d'action pour inclure toutes les cultures représentées à Genève, issues de la migration.

Néanmoins, l'UPA continue de considérer le travail avec la population albanophone de Genève comme un pilier essentiel de ses efforts, grâce à son expertise accumulée sur plus de deux décennies et à l'essence même de l'association.

L'UPA a pour mission d'accueillir, d'informer, de sensibiliser et de former les publics ayant une histoire migratoire à Genève, qu'il s'agisse de formation de base, de formation continue, de soutien à la petite enfance et à la parentalité, d'accompagnement des seniors, de promotion de la citoyenneté active et de facilitation de l'accès à la culture.

Dans le domaine de la « société migratoire », l'UPA se concentre sur l'accompagnement des migrants de première génération vers une intégration plus harmonieuse dans la société d'accueil. Elle conçoit l'intégration comme un processus réciproque, où chaque individu joue un rôle actif pour trouver sa place.

Dans le cadre de la « société post-migratoire », l'UPA s'engage à contribuer à la construction d'une société inclusive, qui reconnaît les personnes issues de la migration, même si elles n'ont pas elles-mêmes vécu de parcours migratoire (au-delà de la deuxième génération). L'objectif est de favoriser la reconnaissance de la subjectivité des individus au lieu de les réduire à des stéréotypes culturels ou religieux.

L'UPA fonctionne grâce aux financements cantonaux et fédéraux pour son activité dans le domaine de l'intégration des étrangers.

Cependant, au fil du temps, l'association a constaté un phénomène récurrent : la société, la presse écrite et audiovisuelle ont tendance à catégoriser toute personne dont le nom sonne étranger comme un migrant en besoin d'intégration. Cette généralisation pose un problème pour les jeunes nés et éduqués en Suisse, qui revendiquent leur identité multiple, imprégnée de leurs racines, mais qui sont souvent mal perçus par la société.

Ces jeunes se trouvent fréquemment dans les situations suivantes :

Ils éprouvent de l'incompréhension face à cette distance perçue.

Ils questionnent leur identité et remettent en cause leur légitimité à faire partie de la « communauté suisse ».

Ils peuvent être tentés par le communautarisme en raison de l'exclusion ressentie.

Ils souffrent d'une profonde injustice en se sentant ni d'ici ni de là-bas, ce qui engendre une forme d'apatridie identitaire, exacerbée par le reflet que la société leur renvoie.

Le manque d'attention à cette question de la part de l'éducation, du monde académique, des services sociaux, du monde du travail et des médias, crée un sentiment d'oubli et d'exclusion, qui s'installe dans la structure de la société en devenant un problème structurel.



© IRINA UPA

L'intention de l'UPA est donc de promouvoir la reconnaissance de la diversité culturelle, de valoriser les compétences et les connaissances des personnes issues de la migration. La culture, en raison de son caractère transversal, contribue à la durabilité sociale, à l'enrichissement du canton et de la Cité de Calvin sur les plans environnemental et économique.

Le projet actuel porté par l'UPA vise à créer un incubateur créatif, favorisant la co-construction d'une voix plurielle pour donner un espace d'expression aux multiples appartenances de la société genevoise. Il s'agit d'un atelier participatif axé sur la vie, les aspirations, les voyages et les rêves, incluant des projets d'écriture, de composition musicale, et de médiation. Ce projet pluriannuel mettra en lumière les richesses linguistiques et culturelles des langues les plus représentées à Genève, le portugais arrivant en tête selon les sondages, suivi de près par l'albanais.

En raison de la population albanaise à Genève et de l'origine de l'UPA, l'albanais sera au cœur du projet pour la première année. Les individus de deuxième génération ayant des appartenances multiples jouent un rôle essentiel dans la vie sociale, politique, culturelle et économique de la ville et du canton, même s'ils sont souvent mal pris en compte dans les statistiques officielles.

Le concept de « société post-migratoire » tel que défini par l'UPA cherche à saisir les différentes transformations de la société, structurée en grande partie par l'expérience de la migration. Cette approche ne signifie pas la fin de la migration, mais plutôt une coexistence entre migrants et non-migrants, et surtout entre suisses de souche et ceux issus des diasporas. La migration reste comme un thème récurrent dans les discours quotidiens, souvent accompagné de stéréotypes racistes et xénophobes.

Le projet pilote proposé par l'UPA, la Ville et le Canton en collaboration avec la CFM, s'inscrit dans cette perspective de société post-migratoire et sera conçu par les personnes issues de cette société, qui vivent une expérience d'identité hybride et flexible. L'UPA collabore avec le collectif « les Désenchanté-e-s » une troupe de comédiens professionnels issus de la migration, ainsi qu'avec le groupe des rapsodes de Genève et l'OCG pour la première année de ce projet pilote, et prévoit d'associer d'autres groupes artistiques à l'avenir, contribuant ainsi à l'équité dans la représentation artistique et à la cohésion sociale.

Le présent colloque se trouve à la croisée des intérêts des acteurs culturels, des autorités publiques et du public, répondant aux besoins d'une société qui se compose de multiples appartenances. La culture joue un rôle clé pour exprimer cette diversité, mais elle doit encore progresser en termes de représentativité.

Changer de paradigme et bouger les frontières de l'altérité dans un esprit équitable, est notre préoccupation.



# INTERVENTIONS

## L'IMPACT DE LA SOCIÉTÉ POST-MIGRATOIRE DANS LA CRÉATION ARTISTIQUE ET LA PRODUCTION CULTURELLE DE LA CITÉ

### Ana Caldeira Tognola

Membre de la Commission fédérale des migrations

La Commission fédérale des migrations CFM est une commission \* extraparlamentaire. Elle se compose de 30 experts du domaine de la migration, nommés par le Conseil fédéral. Walter Leimgruber de l'Université de Bâle en est le président depuis janvier 2012. Etienne Piguet de l'Université de Neuchâtel en est le vice-président. La CFM est soutenue par un secrétariat dirigé par Bettina Looser.

#### La CFM a 4 missions principales

- ◆ conseiller le Conseil fédéral et l'administration fédérale sur les questions de migration ;
- ◆ encourager la cohésion sociale en soutenant des projets ;
- ◆ intervenir comme intermédiaire et participer dans l'échange de points de vue et d'expériences entre spécialistes ;
- ◆ publier des études, des recommandations portant sur la politique de migration et informer le public sur des sujets d'actualité ayant trait aux migrations.

#### CONSEILLER

La CFM traite de questions sociales, économiques, culturelles, politiques, démographiques et juridiques liées au séjour des migrants en Suisse. Parmi ces personnes, il y a aussi des demandeurs d'asile, des réfugiés reconnus et des personnes admises provisoirement. La Commission élabore et publie des prises de position et des recommandations, soit à la demande du Conseil fédéral et des départements, soit de sa propre initiative.

#### ENCOURAGER L'INTÉGRATION

Dans le cadre du crédit fédéral pour l'encouragement de l'intégration, la CFM soutient des projets et des programmes d'importance nationale. Actuellement, la CFM promeut deux programmes intitulés « Citoyenneté » et « Nouveau Nous »

#### TRANSMETTRE LES CONNAISSANCES ACQUISES

La CFM participe activement à l'échange d'opinions et d'expériences tant sur le plan national qu'international. Pour ce faire, elle collabore avec les autorités compétentes de la Confédération, les cantons et communes, avec les services spécialisés cantonaux et communaux et les commissions des étrangers, ainsi qu'avec les organisations non-gouvernementales œuvrant dans le domaine de l'intégration. La Commission peut intervenir comme médiatrice entre les organisations actives dans le domaine de l'intégration et les autorités fédérales. La CFM coordonne ses propres activités avec celles d'autres commissions fédérales.

#### INFORMER

La CFM présente ses activités au public et communique sur les thèmes d'actualité du domaine de la migration. Elle publie des prises de position, des recommandations et des éléments de base en relation avec les principaux thèmes de la migration ; elle publie aussi la revue « terra cognita », organise des colloques, des débats et des expositions.

#### Le programme « Nouveau Nous »

En 2020, à l'occasion de son 50<sup>e</sup> anniversaire, la CFM a lancé le Programme d'encouragement « Nouveau Nous ». Ce programme a pour objectif de soutenir des projets qui renforcent la participation culturelle et le sentiment d'appartenance polyphonique dans la société de migration suisse. Cette présentation portera sur les fondements du programme, la vision qui le sous-tend ainsi que ses objectifs.

\* Elaborée à partir des documents officiels de la CFM publiés sur la page dédiée au programme « Nouveau Nous ».

Le terme de « personnes issues de la migration » sera souvent utilisé. Cette expression a été introduite pour attirer l'attention sur la discrimination et le vécu spécifique des personnes dont au moins un parent est né à l'étranger. Contrairement au terme juridique « étranger », cette expression ne s'applique pas seulement à la nationalité. Elle peut aussi traduire une expérience de rejet et des appartenances multiples, qui, pour de nombreux immigrés naturalisés, constituent des réalités tant pour eux-mêmes que pour leur descendance. On évoque souvent le fait que l'expression « issu de la migration » contribue elle-même à stigmatiser et ne devrait pas être utilisée. Les statistiques démontrent pourtant que les personnes à qui cette expression s'applique restent effectivement discriminées en raison de leur statut, de leur nom ou de la couleur de leur peau. Pour de nombreux domaines, ces personnes ne bénéficient pas d'un même accès à l'éducation, aux médias, au marché du travail, au logement, à la santé - ou même à la culture, que les personnes non-issues de l'immigration. Tant que les différentes dimensions couvertes par l'expression « issu de la migration » contribuent à reproduire des inégalités des chances, il est, du point de vue de la CFM, important de renforcer activement la participation culturelle de ce groupe de la population.

Le constat de base qui sous-tend le programme « Nouveau Nous » est que la Suisse est une société de migration. La migration façonne l'histoire, l'évolution culturelle et la prospérité du pays depuis longtemps. Dans la Suisse moderne, la migration ne constitue pas une exception, mais la normalité, la diversité est une réalité du quotidien. Une telle situation présente des potentiels et opportunités, mais pose aussi des défis et questions à la société dans son ensemble. La société suisse de migration fonctionne au travers de récits, d'images et de représentations de soi, qui nourrissent le débat, et sur la base desquels elle fixe les règles et définit les appartenances. Celles-ci peuvent à leur tour être transformées et modifiées.

Dans une société marquée par la migration, comme la Suisse, il ne peut y avoir une culture de référence à laquelle tous seraient subordonnés. Une telle culture dominante est d'ailleurs impensable. Or, les débats politiques et médiatiques, tout comme les pratiques culturelles, font peu état de cette diversité et des processus de négociation inhérents à la cohabitation. Des défis complexes sont ainsi trop souvent vus au travers de la lorgnette réductrice du « nous et les autres » ; ce qui, du point de

vue sociétal et de la politique d'intégration, pose problème à bien des égards. Aujourd'hui, plus de 40 pour cent de la population suisse est issue de la migration. Chez les personnes de 15 à 34 ans, ce taux atteint plus de 50 pour cent (OFS 2022). Cependant, leur voix, réalités et vécus sont à peine perceptibles pour le public ou sur la scène culturelle. On écrit, raconte et parle trop souvent « au sujet » des personnes issues de la migration. Mais elles n'ont, elles-mêmes, que trop rarement la parole. La présence de la population étrangère reste plus souvent abordée comme un problème, plutôt que comme un enrichissement. Faire face à l'exclusion, à un manque de reconnaissance où de modèles de référence peut empêcher le sentiment d'appartenance et entraver la participation sociale et les efforts d'intégration. À l'inverse, pour de nombreuses personnes de la société d'accueil suisse, la diversité peut susciter un sentiment d'insécurité et de peur.

La tradition démocratique doit être maintenue dans la société suisse de migration d'aujourd'hui. Dans ce contexte, la culture joue un rôle essentiel. C'est pourquoi le Programme « Nouveau Nous – culture, migration, participation » de la CFM a pour objectif d'encourager des projets culturels participatifs, qui, par des récits, des images et des mises en scène, illustrent les multiples visages et voix d'une Suisse plurielle. Les projets soutenus doivent, autant que possible, proposer des stratégies, des modèles de participation culturelle dans la société de migration et renforcer une culture publique plurielle.

Dans ce programme, la culture s'entend au sens large. Elle englobe des actions organisées, présentées et mises en scène par des personnes avec des expériences différentes, qui souhaitent développer ensemble de nouvelles formes d'expression culturelle et les partager avec d'autres.

Cette compréhension va au-delà d'une définition restrictive de « la culture », comme un art ou une forme d'expression devant répondre à certains canons, mis en scène dans des théâtres, des opéras ou des musées, et ce, presque exclusivement par des artistes professionnels. Il s'agit bien plus de toutes les formes de culture populaire et traditionnelle auxquelles participent aussi des amateurs, et qui peuvent se produire dans des formats et des lieux divers.

Toutes ces formes d'expression culturelle participent à la création de sens, de normes et identités pour la société dans son ensemble. L'objectif est d'ouvrir les institutions pour une plus grande diversité de celles-ci en termes de personnel, programmation, public et partenariats.

Des approches participatives et durables doivent permettre de développer des relations d'égal à égal. Elles mettent les participants en capacité de réfléchir à leur position sociale et à leurs expériences, de les exprimer publiquement et de contribuer ainsi activement à façonner la société.

L'objectif du programme est de créer un pont entre politique d'intégration et politique culturelle. Aujourd'hui, politique culturelle et politique d'intégration évoluent en tant que deux domaines distincts et selon leurs propres objectifs et critères. La politique culturelle se concentre sur la promotion de la création artistique professionnelle. En revanche, la participation de certains groupes sociaux et de pratiques culturelles plus populaires ou traditionnelles n'y trouve guère sa place. La politique d'intégration vise, quant à elle, à donner aux individus un travail, une formation, un logement et une place dans la société. Elle néglige encore le besoin d'expression culturelle, de créativité et de recherche de sens. Par conséquent, les initiatives et demandes se situant à l'interface entre culture et intégration tombent souvent «entre deux» auprès des politiques et des institutions de soutien.

Pourtant, l'encouragement de la diversité culturelle et de la cohésion sociale est un objectif explicite de la politique culturelle suisse. Ce mandat est mis en œuvre par l'Office fédéral de la culture (OFC), la fondation suisse pour la culture Pro Helvetia, les cantons et les communes.

La CFM, quant à elle, a pour mission de se dédier à toutes les questions en lien avec la migration. La participation à la vie publique (art. 53 al. 2 LEI) et l'accès à la culture (art. 54f LEI) en font partie.

Si on rentre plus en détail dans le contenu de ce nouveau programme, on peut identifier 3 axes :

### **1. Le développement des modèles**

Il s'agit d'encourager des approches modèles en matière de participation culturelle dans la société de migration. Le programme «Nouveau Nous – culture, migration, participation» se concentre sur des approches participatives et orientées vers la communauté. L'accent est mis sur le partage d'idées et le développement d'initiatives communes entre parties prenantes, celles-ci pouvant prendre les formes les plus diverses et rassembler un spectre large d'acteurs.

### **2. Le Développement des compétences et débat public**

Les approches de promotion de la participation culturelle dans la société de migration, ainsi que les débats, images et narratifs d'un «nouveau nous» doivent être discutés et consolidés par les responsables de projets, ainsi qu'avec les partenaires institutionnels et le public intéressé. Les porteurs de projets sont encouragés à développer plus avant leurs compétences méthodologiques et spécifiques, à échanger mutuellement sur leurs expériences et documenter leurs projets.

### **3. L'échange institutionnel**

Du fait de leur caractère interdisciplinaire, les projets à l'interface entre intégration et participation culturelle, en quête de soutien, se trouvent trop souvent «entre deux chaises». Pour les institutions de promotion de la culture, ces projets semblent souvent trop portés sur la politique sociale et la politique d'intégration, et pour les services d'intégration, être trop axés sur la culture. La collaboration entre partenaires devra, à moyen terme, faciliter une coordination plus étroite entre politique culturelle et politique d'intégration et ainsi permettre de mieux financer les projets de participation culturelle dans la société de migration.

On peut distinguer deux groupes cibles : la société d'accueil et les « personnes issues de la migration »

**1. La population issue de la migration :** l'objectif du programme en matière de politique d'intégration implique que l'on se focalise en particulier sur la participation des personnes issues de l'immigration. La plupart de ces dernières vivent en Suisse depuis longtemps et s'y sentent citoyennes et citoyens. Les structures politiques, culturelles ou médiatiques ne reflètent pas cette réalité. La conséquence en est que leurs histoires, expériences ou vécus imprègnent aujourd'hui la Suisse, mais restent peu connus, et doivent être davantage portés à la connaissance de la société et discutés.

**2. La société d'accueil :** pour de nombreuses personnes de la société d'accueil suisse, la mutation de la société qu'accompagne la diversité engendre de l'incertitude et des craintes. Ces personnes ne se sentent plus « à l'aise » ou « chez elles » dans leur environnement.

**En conclusion :** le Programme « Nouveau Nous : culture – migration – participation » doit encourager une réflexion positive et créative sur une société en pleine mutation et sa diversité au quotidien. Il doit permettre d'aborder les défis et potentiels du « vivre ensemble » de manière active et constructive, ouvrir des marges de manœuvre et renforcer les compétences inter- et transculturelles de tous les acteurs.

## Gianni D'Amato

Directeur, Forum Suisse des Migrations,  
Université de Neuchâtel



© FRANCESCO SPINOLDI

La société post-migratoire: une nouvelle approche pour comprendre nos sociétés ?

Au cours des dernières années, le concept de post-migration a émergé dans les études sociales et culturelles. L'expression « postmigration » est apparue dans les années 1990, principalement dans les domaines de l'anthropologie et des études sociales. Selon Hallensleben et Schramm (2023), cette notion était initialement utilisée de manière purement descriptive, sans véritable conceptualisation du terme. Par conséquent, elle n'est pas de-



venue un concept central dans ces disciplines. Ce n'est que depuis ces deux dernières décennies, en particulier depuis son intégration dans les études culturelles, que cela a commencé à changer. Un des moments clé a été la conférence intitulée «Postmigrant Turkish-German Culture: Transnationalism, Translation, Representation Politics», organisée par le chercheur en études allemandes Tom Cheesman en 1998. Lors de cet événement, les textes et œuvres d'auteurs et d'artistes issus de la deuxième et de la troisième génération de migrants ont été examinés (voir Geiser 2015: 311; Schramm 2018: 83). Cependant, son impact majeur en tant que concept théorique n'a émergé que quelques années plus tard, notamment après son introduction dans la vie culturelle en tant qu'intervention critique.

En conséquence, dans le discours académique, le terme de postmigration est employé pour décrire divers aspects et aborder des contextes sociaux qui peuvent être grossièrement associés à la production de connaissances contre-hégémoniques. Le concept de postmigration ne constitue pas un «nouveau» paradigme au sens classique du terme. Il représente plutôt un mode de pensée flexible qui permet de réinterpréter et de recontextualiser les développements historiques et contemporains. Il se positionne après la délégitimation politique de termes tels que le transnationalisme, le cosmopolitisme, contre un eurocentrisme présent dans les sciences sociales, qui exigent explicitement ou implicitement une soumission au régime sociétal dominant.

Cette notion découle à la fois du domaine artistique et du militantisme, étant donné qu'elle a été introduite par Shermin Langhoff, la directrice du théâtre Maxim-Gorki de Berlin. Depuis plus d'une décennie, Shermin Langhoff a développé au Ballhaus Naunynstrasse de Berlin une forme de théâtre jouée par et pour des individus qui n'ont pas migré eux-mêmes, mais qui ont été socialisés dans un environnement imprégné par la migration et par des récits migratoires.

Dans les années qui ont suivi, selon Hallensleben et Schramm (2023), le théâtre Maxim Gorki est devenu la nouvelle force motrice du théâtre post-migrant, contribuant à l'établir. Le travail artistique du théâtre Maxim Gorki a continué à rechercher des perspectives nouvelles et différentes, représentant souvent des histoires de voix précédemment marginalisées. Cependant, l'objectif n'était pas uniquement de trouver de nouvelles expressions des

expériences migratoires, mais aussi de réinventer le théâtre en tant qu'institution culturelle. Au lieu de se positionner en marge de la société, l'objectif était de replacer le théâtre au cœur de la société en tant que lieu où les conflits et les luttes contemporaines sont négociés et débattus devant un public. L'intention était de faire du théâtre le cœur battant de la société. Pour y parvenir, le théâtre post-migrant devait s'ouvrir à la société environnante, notamment en ce qui concerne sa diversité croissante. Tel un nouveau «théâtre urbain», comme l'explique Langhoff, le théâtre Maxim Gorki doit se connecter à la «société postmigratoire qui, dans ses espaces de représentation, les théâtres, n'est toujours pas reflétée» (2018: 309). Bien que la réalité urbaine soit caractérisée par une «diversité radicale», cette diversité n'est pas encore «représentée: ni dans ses lois, ni dans les médias, ni dans les institutions culturelles» (2018: 309). Ce type de représentation théâtrale contribuerait à construire une sorte d'utopie d'une société capable de reconnaître la subjectivité des individus plutôt que de les appréhender sous un angle stéréotypé basé sur leurs appartenances culturelles ou religieuses. Par conséquent, le concept «postmigratoire» a inspiré une évaluation critique non seulement des notions liées à l'identité nationale, mais aussi des termes clé utilisés par les chercheurs travaillant sur les migrations.

Dans le débat académique, certains auteurs ont essayé d'aller un peu plus loin que les subjectivités postmigratoires. En 2014, les anthropologues culturelles Manuela Bojadžijev et Regina Römhild (2014) ont plaidé pour un changement de perspective, en se concentrant sur la société en tant que telle. Dans leur interprétation de la «société postmigratoire» elles observent que «le terme postmigration est actuellement utilisé et approprié comme un label pour et par des personnes qui n'ont pas eu d'expérience directe de la migration, mais qui sont toujours marquées comme des migrants, parfois depuis des générations» (Bojadžijev et Römhild 2014: 14). Au lieu d'utiliser le terme postmigrant comme étiquette pour ceux qui sont marqués comme migrants, elles proposent d'«élargir le terme», en l'utilisant «en relation avec le concept d'une société postmigratoire, qui considère que tout le monde est < affecté > par la migration».

Parmi d'autres, Naika Foroutan (2019) a plaidé en faveur d'un changement de perspective similaire. Selon elle, au lieu de se concentrer uniquement sur les « migrants » et leurs expériences personnelles de la migration, le concept de « société post-migratoire » pourrait plutôt aborder la diversité culturelle croissante et la super-diversité en cours des populations dans les sociétés européennes, en particulier dans les espaces urbains. Il permet de mettre l'accent sur les ambivalences, les antagonismes et les négociations au sein d'une société plurielle (Foroutan 2019 : 111-112). Bien qu'une définition spécifique des sociétés postmigrantes soit encore débattue, l'ouverture générale aux transformations et négociations sociétales inclut généralement à la fois une perspective critique sur les processus persistants d'altérisation, les modèles d'exclusion et de racisme, et une vision plus utopique des états de post-altérité et de convivialité postmigratoire. Dans la pratique de la recherche appliquée, l'accent est mis sur « l'eurocentrisme méthodologique » et sur de nouvelles stratégies contre les mécanismes et les structures d'altérisation (Siouti et al. 2018). Dans ce contexte, les « visions postmigrantes » positives (Hill et Yildiz 2018) et les « moments de post-altérité » déjà existants (Römhild 2018) font partie d'une lutte globale contre les modèles d'exclusion et les processus persistants d'altérisation ; ils tendent à montrer des enchevêtrements et à envisager des futurs nouveaux et autres au-delà de l'état donné de l'altérité et de la démarcation persistante entre les migrants et les non-migrants dans le discours public. En ce sens, selon Hallensleben et Schramm (2023) l'esthétique postmigratoire ne concerne pas principalement les défis de l'intégration et la rencontre entre deux cultures supposées stables et cohérentes, mais elle dévoile les négociations constantes et les luttes d'appartenance, qu'il s'agisse d'héritages multiples ou des diverses tensions et conflits des discours sur la diversité qui persistent dans les sociétés postmigrantes. Ainsi, une perspective postmigratoire inclut l'analyse des schémas de sédentarité et de migration. Par conséquent, le préfixe post dans postmigration ne fait pas référence à la fin de la migration, mais plutôt aux luttes et conflits sociétaux en cours qui font partie d'une migration et d'une mobilité continues, qui ont façonné les sociétés depuis le début du colonialisme (voir Yildiz et Rotter 2023).

Le terme « postmigratoire » ne vise donc pas à historiciser le phénomène migratoire, mais plutôt à décrire une société façonnée par l'expérience de la migration. En conséquence, il ne faut pas être naïf, mais se confronter avec les réalités dures des so-

ciétés postmigrantes, notamment des questions de reconnaissance et de négociations.

Pour ce qui concerne la reconnaissance : une société ne devient pas simplement postmigratoire après l'arrivée d'un certain nombre de migrants dans le pays ; elle le devient surtout lorsqu'elle reconnaît, au niveau politique et juridique, qu'elle est un pays d'immigration.

Politiquement, ce passage est crucial pour la façon dont le pays se perçoit, que cette transformation soit considérée comme positive ou non. De plus, cette reconnaissance marque le point de départ pour toute intervention et revendication en termes de droits, de participation et d'appartenance inconditionnelle.

Par rapport aux négociations, celles-ci surgissent inévitablement autour de la question de la reconnaissance ainsi que des droits et des représentations des minorités. Les sociétés postmigrantes se caractérisent non pas par une cohabitation harmonieuse, mais par des conflits. Ces derniers émergent concernant les droits des minorités, les manifestations de leur identité, l'identité religieuse dans l'espace public, des notions d'héritage national, de mémoire ou de traditions culturelles (Arnold 2016).

En Suisse, des antagonismes visibles et croissants persistent entre ceux qui sont en faveur de l'immigration et ceux qui y sont opposés, avec une certaine forme de radicalisation chez ces derniers. Un débat sur l'ancrage de la société postmigratoire sera certainement nécessaire, mais là encore, il ne faut pas s'attendre à des cadeaux.

Je remercie chaleureusement Albana Krasniqi de m'avoir invitée et je me réjouis d'être ici à Genève pour parler brièvement de l'Institut Nouvelle Suisse INES et des notions de « postmigration » et de « Nouvelle Suisse ».

## Cecilia Quadri

Codirectrice, Institut Nouvelle Suisse

Je suis Maria-Cecilia Quadri, curatrice indépendante, et je travaille à la direction de l'Institut Nouvelle Suisse INES, avec mon collègue Tarek Naguib.

INES est un Tank de réflexion et d'action basé à Berne, qui s'engage pour une Nouvelle Suisse, pour la démocratisation de la démocratie suisse. Pour tous ceux qui sont ici et qui vont venir. (Je vous expliquerai bientôt ce que cela signifie exactement.) Les activités d'INES comprennent des événements, le développement systématique de réseaux, le conseil et la production et l'échange de connaissances. Cette année, nous sommes surtout présents en Suisse orientale et l'année prochaine, nous nous rendrons en Suisse romande.

Albana nous a demandé d'expliquer le concept de postmigration et dans quelle mesure celui-ci peut être valable pour le domaine culturel.

Comme nous venons de l'apprendre de M. Gianni d'Amato le terme postmigration circule depuis plus de 15 ans dans les pays germanophones et, curieusement, c'est la directrice Sherim Langhoff qui l'a fait connaître pour la première fois à Berlin. Elle a donné à son théâtre Ballhaus Naunynstrasse le nom de « Théâtre postmigrant ». Le stimulus est donc venu de la culture. Plus tard, le terme a également été repris, développé et approfondi dans les sciences, notamment par Naika Foroutan (sociologue).

Plutôt que de vous expliquer le terme à l'aide de terminologies scientifiques, j'aimerais vous présenter la notion de postmigration ou même « Nouvelle Suisse » à l'aide d'un exemple concret: Vous vous souvenez peut-être de cette situation? Du débat virulent autour du geste de l'aigle des deux joueurs nationaux Xherdan Shaqiri et Granit Xhaka en 2018 pendant le match Suisse-Serbie de la Coupe du monde de football.

Ce geste a provoqué de grandes incertitudes et a également été interprété de différentes façons: les uns y ont vu une trahison de la Suisse. D'autres ont vu dans ce geste l'expression d'une réalité de vie normale partagée par de nombreuses personnes en Suisse (bientôt plus de la moitié de la population suisse): celle de se mouvoir dans des univers de vie transnationaux et se sentir appartenir à ces différents univers. Chez INES, nous appelons cela « Appartenance multiple » (Mehrfachzugehörigkeit). Mais cela devient plus complexe: d'autres ont vu dans le geste un affront à la Serbie.

Ces différentes interprétations ne sont pas une affaire entre étrangers, ou une affaire balkanique, mais une réalité suisse. Cette réalité se déroule ici. C'est cette réalité, que nous chez INES, nous appelons postmigrante.

Ce terme ne signifie pas que la migration est terminée, ni qu'elle est bonne ou mauvaise. La migration a marqué et continue de marquer fondamentalement le présent. Les appartenances multiples et les univers de vie transnationaux sont depuis longtemps une réalité. Cela conduit à des contradictions dans la vie quotidienne, les institutions et l'opinion publique ne peuvent fournir de réponses claires.

Nous devons nous confronter à la réalité postmigrante.

Cela signifie que les décideurs et les institutions reconnaissent cette réalité postmigrante et qu'elle fait partie de leur conscience de soi. Pour INES c'est cela la « Nouvelle Suisse ».

Cela vaut également pour les institutions culturelles comme productrices de culture. Parce que les institutions ne forment pas seulement la perception qu'une société a d'elle-même, mais peuvent aussi initier des changements pour toute la société.

Qu'est-ce que cela signifie concrètement? C'est ce que j'aimerais aborder brièvement ici.

Le terme « postmigration » offre la possibilité de comprendre la société suisse telle qu'elle est réellement composée sur le plan démographique et culturelle.

Une vraie compréhension de la société suisse postmigrante offre aux institutions culturelles publiques la possibilité de réfléchir sur elles-mêmes: que produisons-nous, pour qui et pourquoi? Ces questions peuvent être posées à l'aide des 4 « P »: Programme, Personnel, Public et Partenariats.

Qui décide du programme, qui vient voir le programme, qui sont nos partenaires ?

Faire face à la réalité postmigrante et prendre au sérieux la mission publique comme une institution culturelle implique également des questions difficiles.

Réalisons-nous notre mission culturelle publique ? Est-ce que nous atteignons la population réelle de cette ville et de ce canton ? Qui est cette population réelle de Genève ? Quelle est notre conception de l'art et de la culture, quels sont les canons que nous utilisons et pourquoi ? De quoi nous souvenons-nous ? Quelles sont les contraintes matérielles auxquelles nous sommes soumis ? Que pouvons-nous faire ? Que devons-nous faire ?

Ces questions ne concernent donc pas seulement la représentation et les contenus, mais aussi l'égalité des chances, le pouvoir et la redistribution des ressources.

Faire face courageusement à ces questions offre aux institutions culturelles une chance d'être en forme pour le futur, c'est-à-dire de rester pertinentes et effectuer un travail de pionnier dans le secteur public, par exemple en expérimentant des formes de médiation créatives, en développant de nouvelles formes de mémoire, de nouvelles esthétiques qui touchent et marquent durablement un groupe plus grand de la population.

En fin de compte, il s'agit de réussir à changer la notion de ce qui constitue notre société et notre pays. Pas seulement dans nos têtes, mais aussi dans nos corps. Cela va bien au-delà des 4 P.

## Charlotte Frossard

Auteure du roman « Sur le pont »,  
journaliste à la RTS

Bonjour et merci pour cette invitation. C'est un grand plaisir d'être là. Avant toute chose, et avant de parler de mon parcours, j'aimerais vous parler d'un livre de l'écrivain Georges Perec. C'est un livre qui s'appelle « Ellis Island », et qui parle de cette île à New York aux Etats-Unis. C'est une île que vous avez peut-être remarquée si vous avez visité la statue de la Liberté, parce qu'elle est située juste à côté, un peu plus au nord. Alors pourquoi Georges Perec lui a consacré un livre ? Eh bien parce qu'entre 1892 et 1924, il y a 16 millions d'émigrants en provenance d'Europe qui sont passés par cette île. C'était en fait la porte d'entrée obligatoire pour les Etats-Unis pour la majorité d'entre eux. Un endroit où ils devaient passer l'inspection médicale, répondre à des questions, 29 précisément... pour espérer entrer sur le continent... en se présentant comme le plus « américanisable » possible. Georges Perec décrit toute la machinerie de l'asile sur cette île qui est un lieu d'espoir, d'attente, mais aussi d'errance. On a surnommé cette île « l'île des larmes » pour les émigrants qui furent refoulés.

Et ce qui intéresse tellement Georges Perec... ce qu'il décrit dans son livre... c'est à quel point cette île est aussi un non-lieu. Un lieu de l'absence, de la disparition. Parce que c'est un endroit où on se délaïsse (en apparence en tout cas) du passé, des objets... de notre vie d'avant. De notre pays d'avant. Et ce qui intéresse Perec, c'est comment retrouver tout ça. Il se demande : comment décrire ? comment raconter ? comment regarder ? (...) comment reconnaître ce lieu ? Restituer ce qu'il fut ? comment lire ces traces ? comment aller au-delà, aller derrière et ne pas nous arrêter à ce qui nous est donné à voir ?



Georges Perec se questionne beaucoup aussi sur l'histoire de sa famille... sur leur exil... et sur ses racines qu'il connaît peu. Et dans ce livre... il se rend compte justement... Quelque part, je suis étranger par rapport à quelque chose de moi-même ; « différent », mais non pas différent des autres, différent des « miens » : je ne parle pas la langue que mes parents parlèrent, je ne partage aucun des souvenirs qu'ils purent avoir, quelque chose qui était à eux, qui faisait qu'ils étaient eux. Leur histoire, leur culture, leur espoir, ne m'ont pas été transmis. Je n'ai pas le sentiment d'avoir oublié, mais celui de n'avoir jamais pu apprendre. Et je crois que c'est exactement ça qui caractérise les personnes issues de la migration. Non pas tellement les primo-arrivants, ni la deuxième génération, pour lesquels l'identité est beaucoup plus tangible... mais bien la troisième et toutes celles qui suivent : être étranger par rapport à quelque chose de soi-même. En d'autres mots, ne pas avoir un accès immédiat à quelque chose qui nous constitue.

Alors je dois vous dire que quand je lis ce livre de Georges Perec dans ma vingtaine... ça me fait un certain effet. Pourquoi ? Parce que je suis d'origine portugaise. Enfin, à cette époque, je ne le dis pas comme ça. Je dis que je suis suisse, parce que je porte le nom de mon père qui est très suisse, que j'ai l'air suisse, que je ne parle pas d'autre langue que le français. Je ne veux pas dire que je ne savais pas que j'étais portugaise. Comme tous les enfants d'immigrés, je le savais sans le savoir. Je savais que ma mère était née à Lisbonne, que mes grands-parents, mes avô et avô comme on dit en portugais, avaient fui la dictature de Salazar. On allait de temps en temps au Portugal, mais c'était un monde plein de non-dits, auquel on n'avait de toute façon pas vraiment accès. Mais c'était lointain. Pour moi, j'étais suisse, c'est ce qu'on m'avait dit, c'est ce que j'avais dit toute ma vie. Bref tout était très clair.

En apparence seulement. Peut-être que je peux vous raconter cette histoire pour vous l'expliquer. Je devais avoir huit ans. J'habitais aux Acacias, où il y avait une grande communauté portugaise. Un jour, je rentrais de l'école avec une amie portugaise. Et elle m'a dit, je dois vite rentrer, il y a ma grand-mère, mon « avô » qui est là. Et je l'ai regardée stupéfaite... je lui ai dit, mais ta grand-mère s'appelle comme la mienne ? Elle m'a regardée en retour et m'a dit, non mais Charlotte, ce n'est pas son prénom, ça veut dire « grand-mère » en portugais. Je me souviens que j'avais ri et que j'avais répondu quelque chose comme « merci, bien sûr

je le savais ». Mais je dois vous avouer qu'en fait, je ne le savais pas du tout. Et que ça a été le début d'une longue prise de conscience... où je me suis dit, pour la toute première fois, en fait, je crois que je ne suis pas si suisse que ça. Car avec cette amie portugaise, on appelle nos grands-mamans de la même façon. Et ça a été un long chemin à partir de là de comprendre cette sensation d'étrangeté dont parle Georges Perec. De comprendre pourquoi je ne me sentais pas toujours à ma place ici... que mon éducation, mes valeurs, venaient d'ailleurs... et plus j'ai rencontré des personnes portugaises, plus j'ai senti que derrière le silence de ma mère, de ma famille, derrière les non-dits, il y avait tout un pays. Tout un passé. Dont ils avaient voulu nous protéger. Mais qu'ils avaient transmis malgré eux et qui était tellement caché en moi, que même moi, je ne le voyais pas.

Il y a une scène déterminante dans l'œuvre et dans la vie de l'écrivain Albert Cohen, qui a vécu d'ailleurs ici à Genève qui ressemble un peu à cette histoire, qui est en fait extrêmement universelle. C'est un moment charnière pour Albert Cohen. C'est en 1905, il a dix ans, il vit à Marseille avec ses parents qui ont fui la Grèce, il étudie dans un établissement catholique... et d'un coup, il croise un marchand ambulant dans la rue... qui le regarde et qui le traite de youpin. Et c'est un moment charnière pour lui... d'une part, parce qu'il découvre la haine des juifs. Mais aussi parce qu'il se découvre lui-même juif dans le regard de l'autre... alors qu'il n'en avait pas conscience. Il dira ensuite que tout d'un coup, il s'est reconnu dans une glace. Que son regard sur le monde a changé, parce qu'il ne regardait plus depuis le même endroit. Et que peut-être tous ses livres sont nés de cette histoire. Alors évidemment, au-delà de l'antisémitisme dont a été victime Albert Cohen, ce qui m'a passionnée... ce sont vraiment ces questions : quelles traces nous portons de l'exil de nos parents, de nos grands-parents ?

Quelles sont les séquelles, traumatiques ou non... Les échos des coutumes, des liens, des luttes qu'ils ont menées ? Qu'est-ce qui reste aussi de leur amour pour leur pays ? De la séparation forcée ?

En d'autres termes, qu'est-ce que je porte en moi... qui me précède ? qui ne m'appartient pas vraiment ? mais qui m'a quand même été transmis ? Je pars donc à 28 ans avec tous ces questionnements. Je m'installe à La Chaux-de-Fonds chez mes grands-parents pour leur poser des questions. Ils me racontent leur résistance face à la dictature de

Salazar, les membres de leur famille en prison, la torture. Leur exil dans les années 60, leur passage par le Maroc, l'Algérie... leur refus de participer aux guerres coloniales en Angola, au Mozambique.

Je passe des heures à fouiller leurs photos, les lettres. Après la révolution, ils sont allés chercher leur dossier aux archives nationales... avec tout ce que la police politique recensait d'eux. La correspondance confisquée, les lettres, les cartes postales... ils n'ont pas pu revenir au Portugal pendant plus de dix ans... Je pars ensuite sur place au Portugal. Je visite les anciennes prisons où ont été torturés les membres de ma famille. Je trouve leurs noms dans des livres, je rencontre des gens qui les connaissent. Je rencontre aussi ma famille restée là-bas. Qui me livre sa version... comment c'est de rester sur place quand les autres partent. Je rencontre des anciens prisonniers, des gens qui se sont battus pour la liberté. Qui se battent encore aujourd'hui contre le racisme des Portugais envers les personnes noires des anciennes colonies et contre les gens qui veulent effacer la dictature. Ce serait difficile de résumer ici en quelques mots ce que cela représente, de retourner sur les traces de ses racines. Je pourrais vous dire que j'ai enfin compris pourquoi ma grand-mère a ressenti aussi fort le manque de l'océan en venant. Pourquoi ma mère a souffert d'être étrangère en Suisse, mais aussi pourquoi elle est heureuse là-bas d'une façon très différente d'ici.

Je pourrais vous dire que je comprends mieux cette étrangeté en moi, comme disait Perec... Et au-delà de moi... Pourquoi la communauté portugaise a tellement émigré, partie à pied parce qu'elle crevait de faim sous un régime autoritaire... Pourquoi elle est arrivée ici sous-qualifiée, à cause d'un régime qui a restreint l'accès aux études, à la formation, même tout simplement à l'alphabétisation. Pourquoi c'est encore aujourd'hui l'une des communautés qui vote le moins à Genève. Pourquoi elle rêve aussi du retour.

Quand je suis revenue du Portugal, j'ai beaucoup écrit sur le sujet, dont un livre. Et j'ai rencontré l'ambassadeur du Portugal de l'époque, il m'a dit cette phrase très belle et pourtant très simple : maintenant, il y a une partie de vous qui est plus claire. Alors c'est une partie de moi... oui, mais aussi toute l'histoire d'un pays qui m'a semblé soudainement plus claire et que j'ai voulu expliquer, pour déconstruire les préjugés envers la communauté portugaise... mais aussi envers toutes les

communautés étrangères qui arrivent ici. Ainsi que pour expliquer comment cette part d'étrangeté est une richesse. Et selon moi, c'est une richesse précisément parce que c'est une vulnérabilité... parce qu'on est un peu en déséquilibre quand on vient de plusieurs endroits. Quand on aime plusieurs pays. Qu'on n'est pas vraiment d'ici, ni de là-bas. Mais c'est une vulnérabilité qui nous rapproche des autres. De tous ceux qui ont aussi une part d'étrangeté en eux. Ça nous rapproche de nous-mêmes. De nos racines. De nos parents. Et puis surtout qui nous aide à comprendre comment on peut s'enraciner au mieux après avoir été déracinés.

## LES BONNES PRATIQUES ET PERSPECTIVES POUR LA PROMOTION DE LA DIVERSITÉ DANS LES ARTS ET L'OFFRE CULTURELLE GENEVOISE

### Pierre Philippe

Responsable du secteur Médiation,  
Musée d'ethnographie de Genève MEG

Merci à l'UPA de me donner l'opportunité de partager des pratiques de la promotion de la diversité au Musée d'ethnographie de Genève (MEG). Je parle de pratiques. Pas de bonnes pratiques. Je voudrais éviter d'être juge et partie. En disant cela, je veux dès le départ préciser que nous sommes dans une intention de plus grande diversité. Mais nous sommes en chemin. Pas avec des certitudes.

Tout d'abord, je tiens à transmettre les salutations de Carine Ayélé Durand, la directrice du MEG, qui ne peut pas être présente aujourd'hui en raison d'un conflit d'agenda. Elle est actuellement engagée au MEG qui accueille plus de cent personnes pour le Glam Hack 2023, un hackathon qui pourrait être une illustration de pratiques du MEG de promotion de la diversité. J'y reviendrai un peu plus tard.

#### **Pourquoi c'est important ?**

Comme pour toute institution, la question de la diversité dans les musées est devenue de plus en plus importante ces dernières années.

Pour un musée ethnographique, elle est souvent associée aux demandes de restitution d'objets culturels à leurs pays d'origine. Des universitaires, des intellectuel-le-s, des artistes, des activistes mais aussi une partie des publics voient dans les musées d'ethnographie les derniers avatars du colonialisme. Elles et ils constatent que l'essence de ce musée et les pratiques n'ont pas été transformées depuis leur création. Cette question est médiatisée et suscite des débats passionnés. J'illustre cette question par une image du film *Black Panthers*, dont un des héros se réapproprie un objet



exposé au British Museum. J'aurais pu aussi montrer une photo d'un geste similaire d'un groupe d'activistes au Quai Branly à Paris. Les mêmes questions et parfois colères sont exprimées dans nos livres d'or au MEG par des personnes visitant le Musée.

La diversité va au-delà de la restitution. Elle concerne également la décolonisation des pratiques, des institutions, du langage et de l'histoire... Pour le MEG, la question est: comment pouvons-nous rendre notre musée plus juste et plus inclusif tout en continuant à exposer des objets témoignant de relations coloniales? Relations coloniales qui ont brutalisé, privé de pouvoir, rendu anonymes tant de personnes, occulté tant de pratiques et d'événements de l'histoire et qui perdurent dans notre société.

### Nouvelles pratiques pour la diversité

A cette question, de multiples réponses sont apportées.

Je vais parler de notre actualité avec le GlamHack puis prendre plus de temps sur une autre pratique dit le MEG-Lab et le café Jebena et enfin mentionner les 2 prochaines expositions de 2024.

Carine Ayélé Durand est engagée dans une des pratiques qui peut illustrer l'intention du MEG pour la promotion de la diversité. Le MEG accueille actuellement et durant ce week end un hackathon sur les collections coloniales, la recherche de provenance. Evènement organisé avec le groupe de travail suisse OpenGLAM qui réunit des institutions culturelles, des développeur-euse-s de logiciels, des humanistes numériques, des artistes, des wikimédien-ne-s et d'autres personnes intéressées pour expérimenter et innover avec des contenus culturels et des outils numériques pour des applications web et mobiles, Wikipédia ou encore d'autres utilisations.

Je vais prendre plus de temps pour présenter cette nouvelle vitrine de la collection permanente du MEG exposant un Jebena, il s'agit d'une cafetière, qui a été inaugurée le 18 juin dernier. Vous me direz . Quoi de neuf ? Est-ce que le MEG entend par « diversité », l'exposition d'objets provenant d'autres contextes que celui de Suisse ou plus largement d'Europe ?

Derrière un format assez classique d'exposition d'objet de la collection du MEG, beaucoup d'éléments différents :

- ♦ L'objet a été choisi dans les collections par des membres de la communauté érythréenne à Genève. Et non pas par la conservatrice, qui a seulement présenté la collection puis accompagné un groupe de 6 personnes décideuses du choix de l'objet à présenter au public.
- ♦ Ces 6 personnes ont choisi cet objet pour sa signification émotionnelle dans leurs parcours de Genevois et Genevoises issues de la migration. Emotion qu'ils et elles souhaitent transmettre au public genevois du Musée. Le critère de choix n'est donc pas fixé par la conservatrice.

- ♦ 4 personnes de ce groupe ont partagé leurs récits sur ce que signifie cet objet pour elles, aujourd'hui à Genève et dans leurs parcours migratoires. Vous pouvez entendre leurs histoires par un dispositif sonore juste en dessous de la vitrine. Ce n'est donc plus un petit texte de 5 lignes écrit par la conservatrice mais des voix multiples.

- ♦ Le vernissage de la vitrine s'est fait le 18 juin 2023 et a été l'occasion d'une grande fête autour de la cérémonie du café présentée par d'autres membres de la communauté. Les visites guidées de cette vitrine et d'autres objets de la collection ont été faites par des membres de la communauté.
- ♦ Tout cela est différent du processus traditionnel du choix d'un objet par une conservatrice et auteure d'une présentation de l'objet.

Mais en fait, la plus grande originalité est le point de départ du projet dont le but n'était pas de faire une vitrine. La seule décision du MEG a été de

- ♦ collaborer principalement avec l'AMIC (Association des médiatrices interculturelles). L'AMIC, créée par des réfugié-e-s pour des réfugié-e-s, effectue un travail de sensibilisation, d'information et d'intégration auprès des nouveaux arrivant-e-s, en particulier les femmes, les enfants et les jeunes. Actuellement, les projets de l'association sont plus orientés vers la communauté érythréenne-éthiopienne ;
- ♦ leur laisser la parole et dialoguer avec elles pour penser un projet au MEG en se basant principalement sur leurs envies, leurs idées et leurs besoins.

Du dialogue est né le projet de vitrine qui a été mené par un groupe de 6 membres de l'AMIC, une médiatrice culturelle du MEG et une médiatrice interculturelle de l'AMIC.

La deuxième illustration s'appuie sur le thème de la principale exposition de 2024: Genève dans le monde colonial. Dans le cadre de cette exposition, des personnes originaires de territoire de même provenance que la collection du Musée et vivant à Genève ont été curatrices d'espaces au sein de l'exposition. Je vous y invite toutes et tous pour découvrir cette exposition qui mettra en valeur plusieurs pratiques du MEG. Là encore il s'agit de laisser l'espace et la parole à la diversité des points de vue.

J'ai préféré mentionner une autre exposition qui ouvrira début novembre 2024. Elle est intitulée Rencontres.

Des personnes issues des communautés d'origine ont été invitées à sélectionner un objet des collections du musée qui est en relation directe avec leur propre communauté. Elles seront ensuite photographiées avec l'objet choisi de manière à mettre en évidence ce lien physique et émotionnel entre elle et l'objet. À son tour, la personne, par le biais d'une courte interview vidéo, explique son choix et l'importance que l'objet revêt pour elle personnellement ou pour sa communauté d'origine en général. L'intention du projet est de laisser la personne choisir l'objet qui lui convient au lieu que le musée lui impose une sélection et de laisser la personne de la communauté d'origine présenter son point de vue, ce qui lui importe. C'est une sélection de l'intérieur qui va au-delà des préférences du commissaire d'une exposition, au-delà d'une narration muséographique, au-delà des critères de rareté et valeur marchande. Par les photos ou vidéo, chaque personne raconte une autre histoire, l'histoire de leur relation à l'objet choisi, une histoire individuelle et personnelle, mais qui peut être aussi collective. Les objets ont été choisis avec attention pour leur capacité d'évoquer une histoire qui leur tient à cœur, une histoire puissante de lien avec un lieu, un endroit, une expérience, une connexion présente ou perdue, un héritage que l'on veut conserver et transmettre. Je vous invite à venir voir cette exposition dès le 1er novembre 2024.

### **Vers une plus grande diversité**

La promotion de la diversité dans les musées est un défi complexe. Cela remet en question nos pratiques et nos institutions. Cependant, c'est un chemin important à suivre. Le MEG travaille activement pour diversifier les points de vue et les regards sur les questions décoloniales telles qu'elles s'articulent sur notre territoire en impliquant activement les publics, en leur laissant la parole.

La diversité va au-delà de la restitution et touche la décolonisation des pratiques muséales, de l'institution à la programmation. Le projet MEG-lab en est un exemple concret, mettant l'accent sur la co-création avec la société civile pour diversifier les expériences et les regards au musée. Cela contribue à rendre les musées plus inclusifs et à favoriser la réflexion sur la diversité dans nos sociétés actuelles.





## Laila Alonso Huarte

Co-directrice éditoriale du Festival du Film et Forum International sur les Droits Humains

### La place de la médiation culturelle au FIFDH.

Le FIFDH prend en compte la multiplicité des paradigmes. Il valorise une approche intersectionnelle, qui vise à appréhender la complexité des identités et des inégalités sociales au moment de la conception du programme et tout au long du processus de médiation. La diversité des regards et points de vue étant l'ADN du Festival, il intègre cette pluralité au sein de son comité éditorial et de son comité de sélection des films.

Il fait de la participation et de la « démocratisation » culturelles des parties intégrantes de sa vision globale : dans ses partenariats, mais aussi au niveau de sa gouvernance : je suis aussi responsable des actions culturelles. La direction du FIFDH est activement impliquée dans la définition d'une stratégie d'encouragement à la participation culturelle, en définissant des objectifs et des indicateurs annuels soumis à évaluation, dans une démarche d'amélioration continue.

### Des programmes sur-mesure

La diversité des programmes de médiation proposés par le Festival nécessite une conception sur-mesure de chaque activité. Dans la singularité de chaque projet, se reflètent alors les valeurs du Festival, donnant ainsi une cohérence globale à chacune des actions entreprises.

FIFDH pour les

**Enfants :** Projections & ateliers

**Écoles :** Pendant le Festival / Films online  
Projections & discussion dans les écoles

**Communes :** Projections & discussions gratuites toute l'année

**CHC :** Projections et discussions gratuites toute l'année / Tandem bénévoles HG

**Hôpitaux :** Projections, discussions & atelier Jurys

**Centre de détention :** Projections, discussions & atelier Jurys

**Associations :** Billets suspendus / Projections, discussions & ateliers...

L'essence de la médiation culturelle réside dans l'accompagnement personnalisé des films projetés. La médiation est alors appréhendée en trois temps distincts : la préparation, le temps de l'évènement et la suite qui est donnée.

### La préparation

Une co-construction du projet avec les différents acteurs socio-culturels.

Une sélection méticuleuse de films, en concertation avec toutes les parties prenantes.

Une étude des besoins variés des différents publics.

Une préparation sur mesure des séances avec les invité.e.s.

Une création d'accompagnements personnalisés : carnet d'analyse, matériel pédagogique, activité artistique, etc...

### L'évènement

Donner la place et les moyens aux partenaires : un podium privilégié pour les projets de médiations.

Présenter des films inédits dans un cadre unique.

Offrir un environnement accueillant, bienveillant et accessible aux différents publics.

Privilégier les moments de rencontre et d'échanges grâce à des invité.e.s et des activités adaptées.

### La suite

Garder le lien avec les partenaires, les cinéastes et les publics.

Valoriser les projets de médiation actuels et continuer de les améliorer.

Faire naître de nouveaux projets de médiation et de collaboration.

## Sylvie Léget

Responsable du projet «Résidences croisées»,  
Hospice Général de Genève



*Sylvie Léget mentionne qu'elle s'appelle Silvia. Sa grand-mère est arrivée enfant en Suisse et n'a jamais voulu parler italien. A l'école, on disait à Sylvie «sale italienne qui vient manger le pain des Suisses». Cette introduction permet à Sylvie Léget de rebondir sur le film présenté au FIFDH «interdit aux chiens et aux Italiens».*

*Elle présente un projet réalisé à l'Hospice général (HG) et pose le contexte de cette institution. Bénéficiaires de l'aide sociale, personnes en parcours de migration et requérants d'asile représentent environ 40'000 personnes. Sylvie Léget précise qu'elle n'est pas porte-parole de l'HG, mais a travaillé sur un projet spécifique dont il va être question dans cette intervention. L'HG a accepté sa proposition expérimentale consistant en des résidences croisées.*

La crise sanitaire a mis en évidence la précarité du statut d'artiste et en a impacté un nombre important, avec le risque de les faire entrer dans une précarité durable. Un certain nombre d'artistes sont d'ailleurs devenus bénéficiaires de l'aide sociale, ce constat est le point de départ du projet. Les Résidences croisées visaient à soutenir des artistes précarisé.e.s par cette crise sanitaire et à offrir des opportunités d'intégration inédites aux personnes accompagnées par l'institution. Les portes de différentes structures de l'Hospice général ont ainsi été ouvertes à 23 artistes, parmi lesquels 13 étaient déjà suivis par l'institution, et une aide financière unique leur a été versée pour mener à bien leurs projets de résidence.

Par cette initiative, l'institution a mis en lumière les talents et les compétences des artistes en leur offrant une plateforme d'expression. Cette expérience devrait leur apporter une meilleure reconnaissance dans les réseaux genevois et d'une manière générale participer à déstigmatiser le regard porté sur l'aide sociale.

Il faut saluer ici la volonté de l'HG qui n'a pas comme mission d'être un acteur culturel mais qui a accepté de développer ce projet. Le projet incitait les artistes à aller à la rencontre des bénéficiaires de l'HG, cela a permis de concevoir une œuvre originale inspirée par l'échange et le parcours des personnes dans un esprit de co-création. Les œuvres créées ont été exposées au public. L'exposition a été accompagnée, entre autres, de la création d'un site internet, d'actions de médiation, d'une table ronde. La rencontre et le dialogue étant au cœur de ce projet, l'art y joue pleinement son rôle de vecteur de lien social, renforçant celui de l'HG comme acteur du mieux-vivre ensemble.

Le fil rouge de tout ce travail était de rendre visible l'invisible. Ce thème a d'ailleurs été abordé lors de la table ronde organisée durant l'exposition. Il s'agissait alors de mettre en lumière et de valoriser les compétences de personnes auxquelles on ne s'intéresse pas et que l'on ne voit pas. Aller à la rencontre de l'autre, c'est déjà le rendre visible, c'est parler de problématiques auxquelles on ne s'attend pas, car les bénéficiaires de l'HG sont souvent des personnes que l'on ne voit pas et pourtant elles sont là, on les côtoie, parfois on les craint. La reconnaissance d'une personne passe par le regard de l'autre.

Cette expérience des résidences croisées a révélé les talents des protagonistes, a attesté de leurs

compétences et a montré leur savoir-faire. Ce projet leur a permis de sortir de leur éventuel isolement et a favorisé leur intégration dans le tissu social genevois et pour certain-e-s fait connaître leur formation.

Ces constats permettent de comprendre que ces personnes sont employables. L'impact d'un tel projet tourne principalement autour de la déstigmatisation des bénéficiaires de l'HG, en effet, permettre au public de voir les bénéficiaires de l'HG à travers le regard d'artistes permet de changer de point de vue.

Une commission d'expert.e.s culturel.le.s externes a sélectionné 23 artistes parmi les 64 dossiers reçus. 9 artistes étaient externes à l'HG et il n'y a eu aucune distinction dans la communication entre ces artistes afin de ne stigmatiser personnes. Outre la qualité du projet proposé et celle du parcours de chaque artiste, la réelle volonté de s'intéresser et d'échanger avec des bénéficiaires de l'HG – d'où l'appellation Résidences croisées – constituait un des principaux critères de sélection.

C'est ainsi que 10 disciplines artistiques différentes ont été représentées, portées par 10 femmes artistes et 13 hommes. Près de 100 bénéficiaires et collaborateurs.trices ont participé au projet.

On relève dans les thèmes traités dans ces travaux : la précarité, l'isolement social, l'invisibilité, l'importance du lien, la stigmatisation et les compétences, pour n'en citer que quelques-uns.

Tous ces thèmes sont ceux qui articulent mon travail artistique personnel de photographe tout comme une partie de mon parcours professionnel au CICR et mon parcours familial.

3 types d'ateliers ont été conçus, dont 1 sur l'initiation à la médiation culturelle. L'accompagnement par ces apprentis médiateurs lors de l'exposition a démontré l'intérêt du public pour la rencontre et la découverte de thèmes souvent peu connus. Ces rencontres ont suscité beaucoup d'émotions de la part du public envers les médiateurs et le travail des artistes. Le public réalisait que ces personnes étaient compétentes alors qu'on ne leur permet pas de l'être. Les médiateurs ont découvert leur potentiel, ils ont osé faire et ont réussi dans cette tâche.

Le résultat de tout ce travail réside autant dans la création artistique que dans la richesse des échanges, on constate que la mise en relation est très importante et va au-delà de la production ar-

tistique et la monstration. On peut faire un parallèle avec les milieux culturels pour lesquels on évaluerait la richesse culturelle utile plus importante que le marché de l'art.

L'impact de ce projet a été de montrer les compétences de celles et ceux qui ne sont pas autorisé-e-s à en avoir. De favoriser la reprise de confiance en soi pour les personnes concernées, de mettre en évidence le pouvoir de transformation de chacun. En favorisant le dialogue, en créant du lien et en permettant de sortir de l'isolement social, on constate que l'art est un véritable vecteur de cohésion sociale.

L'enjeu de ce projet était de faire participer non pas sous l'angle de l'accès à la culture, mais en proposant un projet de participation culturelle. Ce fut une approche très novatrice dans le domaine social de travailler sur les forces et les compétences car ce n'est pas une pratique courante dans les méandres administratifs. Ce type de projet force le regard du public et l'échange favorise le lien social et la tolérance. Entre 700 et 800 personnes sont venues à l'exposition, aux spectacles et à la table ronde des Résidences croisées.





## Michele Millner

Codirectrice, Théâtre « Spirale »

© BIRMA TPKA

Bonjour je m'appelle Michele Millner, je codirige le théâtre Spirale à Genève, et je suis très heureuse d'être ici avec vous aujourd'hui. Je remercie tout particulièrement Albana Krasniqi pour l'invitation.

*Dormi bimbo dormi amore che ti portero in un posto migliore  
Dormi bimbo dormi amore che la travesata fa un po' orrore  
Dormi bimbo dormi amore che troveremo gente migliore  
Dormi bimbo dormi amore che ti salvero da questo tifone  
Dormi bimbo dormi amore abbracciato al mio petto in fondo al mare  
Dormi bimbo dormi amore che resteremo per sempre nei loro cuori*

*Dors bébé, dors amour, je t'emmène dans un endroit meilleur  
Dors bébé, dors mon amour aimer la traversée fait un peu peur  
Dors bébé dors mon amour on trouvera un monde meilleur  
Dors bébé dors mon amour je vais te sauver de ce typhon  
Dors bébé, dors mon amour je te tiens contre moi au fond de la mer  
Dors bébé dors mon amour nous resterons pour toujours dans leurs cœurs*

Berceuse de Gilda, une femme sicilienne issue de la migration, qui a participé à notre atelier Berceuses à F-Information

Who am I?  
Qui suis-je?  
Quien soy yo?  
Est-ce que je suis une migrante? une exilée? une post-migrante? une nomade? une voyageuse?  
Est-ce que c'est important?

Je suis née au Chili où j'ai vécu les premiers dix ans de ma vie. J'ai grandi en Australie comme migrante/exilée enfant de la diaspora chilienne. J'ai fait mes études secondaires, l'université et le conservatoire de musique à Sydney. Je vis à Genève depuis 34 ans. C'est l'endroit où j'ai vécu le plus longtemps et où j'ai pu développer mon travail de théâtre en tant que comédienne, metteuse en scène, chanteuse et pédagogue. Et je remercie la Ville de Genève pour cela.

Je viens d'une lignée de migrant-es, voyageur-euses et vagabond-es. Tous mes grands-parents et mes parents ont été migrants. Un de mes enfants est un migrant. En quatre générations dans ma famille, la mère n'a pas parlé la même langue maternelle que ses enfants. Je suis trilingue et je suis traversée par la migration et l'exil de façon concrète, mais aussi dans mon imaginaire et dans ma perception sensible du monde. Je me définis souvent en premier lieu comme une migrante, comme étrangère, comme quelqu'un qui marche sur la crête liminale de la frontière.

En Australie au début des années 80 j'ai travaillé avec le Sidetrack Theatre, compagnie multiculturelle et multilingue, compagnie phare de la décentralisation. Cette expérience a été primordiale, radicale et a modelé de façon inattendue et insoupçonnée tout ce qui allait venir par la suite dans ma vie. J'ai fait mes études de théâtre à Paris à l'École Internationale de Théâtre Jacques Lecoq. Et 1989 je suis arrivée à Genève et en 1990 j'ai cofondé le Théâtre Spirale. Depuis lors, j'ai créé de nombreux spectacles, je donne des ateliers, j'ai fondé une chorale. J'ai aussi travaillé comme marionnettiste, professeure de chant, vocal coach et diverses autres activités. J'ai mis en scène et joué en coproduction dans presque toutes les institutions théâtrales genevoises: La Comédie de Genève, Le Poche, le TMG, le Grütli et St Gervais. Tout cela est très bien. Et je remercie.

J'ai entendu le terme « post migration » pour la première fois en lisant un article sur le théâtre Maxim Gorki, dans le journal *The Guardian* il y a quelques années. Les propos de Shermin Langhoff, une femme de théâtre issue de la migration, germano-turque, qui dirige le théâtre Maxim Gorki à Berlin, me semblaient très pertinents. Sous sa direction, ce théâtre se pense comme un lieu où les constructions de la nation, de l'identité et de l'appartenance, sont remises en question. Langhoff a organisé des expositions et des cycles de performances consacrés par exemple à la fuite et à la recherche de refuge, et à la manière dont les frontières visibles et invisibles nous séparent. Sous le slogan « Désintégrez-vous », une centaine d'artistes ont présenté des œuvres multiples contre les stéréotypes et les simplifications autour de la notion de l'intégration et ont invité un large public à s'engager sur ces questions sociales. Shermin Langhoff aimerait que son théâtre soit la « salle communale » de son quartier, un espace de rencontre, de fêtes, de garderie d'enfants, de concerts de musique, de bibliothèque et j'en passe. Une utopie ? Un rêve ? Une chimère ?

En tant que migrante, j'aime beaucoup cette idée de se « désintégrer ». Les projets de Shermin Langhoff me font beaucoup penser à nos désirs et à nos rêves d'art dans la cité en Australie au début des années 80, un petit âge d'or, comme dirait Bertolt Brecht. J'ai eu l'immense chance de commencer mon travail de comédienne professionnelle très jeune au sein d'une compagnie de « community theatre », que l'on pourrait traduire comme « théâtre de proximité ». Tout le mouvement du « community theatre » dès les années 60 à aujourd'hui en Australie, mais aussi en Angleterre, et ailleurs, était basé sur les buts et les envies humanistes, politiques et solidaires très similaires à ceux exprimés par Shermin Langhoff. Et 40 ans plus tard, en Suisse, je me retrouve encore en train de mettre en pratique et de me débattre avec ces idées.

Le concept de « post migration » cherche à saisir les transformations démographiques, politiques et culturelles des sociétés qui se sont structurées via l'expérience de la migration. Cela est vrai pour de nombreuses sociétés européennes construites sur un paradoxe : d'une part une volonté « d'intégration » des migrants et, d'autre part, une présence constante du thème de l'immigration dans les discours quotidiens et les stéréotypes racistes.

Puisque l'immigration en direction de l'Europe ne faiblit pas, cette problématique ne se réfère pas à une société où la migration n'existe plus, mais plutôt à une société où la migration fait partie intégrante de la vie quotidienne.

La « post migration » est employée par et pour les enfants ou petits-enfants d'immigré·es, c'est-à-dire des personnes qui n'ont bien souvent pas fait l'expérience de la migration, mais qui s'y réfèrent — ou s'y voient être référés — de multiples façons dans leur vie quotidienne. Elles et ils expriment des manières d'être et des modes d'appartenance hybrides et flexibles liés à des loyautés identitaires contradictoires : souvent citoyen·nes du pays d'accueil au niveau légal, elles et ils sont toujours perçues et traitées comme des personnes migrantes, redevables d'une hospitalité sous condition.

Une société ne commence pas simplement à être post-migratoire après qu'un certain nombre de migrant·e·s soient entré·e·s dans le pays, elle le devient surtout lorsqu'elle reconnaît aux niveaux politique et juridique qu'elle est un pays d'immigration.

Est-ce que la Suisse se considère un pays d'immigration ? 25 % de sa population est défini comme « étrangère » sur le site web du Département fédéral de justice et police. Et Genève ?

Je veux bien qu'au cœur d'une agglomération transfrontalière, Genève se considère comme une ville cosmopolite et ouverte sur le monde, « dont 49 % de la population ne détient pas la nationalité helvétique ». Mais, si 49% de la population de la ville ne détient pas la nationalité helvétique, cela signifie qu'une moitié de la population décide pour l'autre moitié. Qu'en est-il de la réelle représentativité ? Et que veut dire le mot démocratie dans ces circonstances.

Quand je suis arrivée à Genève, en 1989 je ne connaissais pas grand monde. Et je voyais, selon où je me promenais, des personnes qui venaient effectivement de partout dans le monde. Un peu plus tard quand mon enfant a commencé la crèche je croisais des parents et des bébés qui parlaient au moins 20 différentes langues. Genève était effectivement cette ville cosmopolite (et très riche).

Mais au théâtre, cette diversité, cette profusion de langues et de couleurs, cette cosmo-politique, n'étaient absolument pas représentées.

Alors comment se sentir membre de la communauté si on ne peut pas répondre à nos besoins de base ? Si on se sent systématiquement comme des « autres » et pas comme des « nous ». Dans notre



société genevoise, où est ce qu'on voit la «superdiversité» représentée ?

Depuis 30 ans, le Théâtre Spirale cherche modestement à répondre à ces questions. Ces derniers temps, je lis beaucoup le travail de la sociologue bolivienne Silvia Rivera Cusicanqui. Une grande partie de son œuvre aborde la continuité des logiques de domination des identités et des cultures indigènes. Pour contrer le «mensonge du métissage» Silvia Rivera parle de couches qui se déposent comme des sédiments les uns sur les autres. Les couches ne se déposent pas toujours de façon harmonieuse et sereine. Mais c'est précisément ce contact rugueux, ces espaces de friction, qui nous permettent de rester humain.es, créati.ves, vivant-es et comme disait Gilles Deleuze, inquiet-es et intelligent-es.

C'est ce chemin de superposition qui me paraît plus fécond qu'un métissage qui gomme les particularités de chacun-e. Dans l'idée de couches qui s'empilent, il y a les prémices de l'accueil, de faire de la place pour l'autre en moi. «L'assimilation», ou même «l'intégration» qui vient d'en haut, qui nous est demandée, ou souvent imposée à nous les migrants, ne tient pas compte des différences et reste rigide dans ses paradigmes, provoquant la ghettoï-sation, et engendrant hostilité et intolérance.

Ces dernières années, j'ai fait deux rencontres importantes qui m'ont permis de revenir à des questions essentielles sur la migration, l'exclusion, le théâtre et sa place dans la cité. Depuis dix ans je travaille avec le Docteur Jean-Philippe Assal et son équipe, autour de ce qu'il appelle le Théâtre du Vécu. Le TDV a commencé à l'hôpital. Mais mon travail avec Jean Philippe s'est principalement centré sur une longue collaboration avec l'Hospice General. Le Théâtre du Vécu est une démarche d'art-thérapie où les participant-es écrivent, puis mettent en scène leur histoire dans un cadre protégé et bienveillant. Jean-Philippe parle de l'acte thérapeutique avec des mots simples : «Le Théâtre du Vécu est une démarche fragile, délicate et elle nécessite du respect, une capacité à contenir et entourer, un accompagnement chaleureux et un zeste d'humour.» Je pense que ces mots définissent aussi comment je conçois mon rôle de metteuse en scène. Je crois intimement que le sens de la vie c'est de se relier aux autres, d'être écouté-e et de donner en partage à partir de ce qu'on a vécu, y compris de ce qu'on a perdu. Je crois beaucoup à un théâtre de solidarité qui donne du courage pour se dresser et refuser l'état actuel du monde.

J'ai envie de parler directement au public avec solidarité et tendresse. Et j'ai envie de donner la voix à celles et ceux qui sont souvent invisibilisé-es et rendu-es muet-tes dans notre société.

A peu près au même moment de ma rencontre avec le TDV, j'ai aussi fait la connaissance d'Albana Krasniqi, directrice de l'UPA.

Albana et moi, on s'est rencontrées dans une salle de classe au service action citoyenne à Onex, la SAC, où elle donnait un cours de français. Ça a été un petit coup de foudre. Elle n'était pas seulement d'accord que je bouge les tables, que nous travaillions à pieds nus, que je mette de la musique et que je danse, chante et joue avec les élèves. Mais elle a encouragé ces petits actes de rébellion et elle a toute de suite joué avec nous. Notre entente s'est faite spontanément en puisant dans nos expériences, dans la pratique, dans l'inventivité et la maîtrise. Nous avons vite compris que chacune cherche quelque chose de très similaire : travailler dans l'horizontalité, écouter les autres, se relier aux autres, donner modestement de l'espoir et de la confiance.

Albana m'a ensuite invitée à intervenir dans les cours de français pour des personnes migrantes à l'UPA, pour donner des ateliers de théâtre ainsi que des ateliers d'écriture. Qu'est ce qui se passe dans nos ateliers ? Doucement, j'espère, avec tact et humour, à travers des discussions, des jeux de théâtre, puis de l'écriture, nous proposons aux participant-es de prendre conscience de la similitude de leur situation, de leur humanité solidaire, malgré leurs différences culturelles et la différence des langues. En se racontant, mais aussi en écoutant les autres, nous nous rendons compte à quel point nous partageons peines et douleurs, mais aussi joie, gaieté et malice. Nous accompagnons les élèves dans une lente et délicate reconquête de leur amour propre. Et en retour, elles et ils nous offrent leurs précieux mots, leurs paroles, leurs amulettes.

Et c'est ainsi que le projet Amulette est né.

C'est ainsi que le projet Berceuse est né.

Aussi des ateliers théâtre

Aussi des ateliers démocratie.

Des petites tournées dans les associations.

Des expo photos.

Des conférences et tables rondes.

Je suis convaincue que nous sommes toutes et tous des auteurs et des autrices. Nous avons mille et une histoires en nous et un de nos plus grands

plaisirs est de pouvoir les conter et les raconter. La force de notre mémoire et de notre imagination est sans fin. Quand je commence à raconter et que celles et ceux qui m'écoutent ont le temps et l'envie d'entendre, mon histoire grandit et s'approfondit, telle une épopée.

Je crois que nous avons besoin d'épopées contemporaines. Nous avons besoin d'aller chercher les histoires dans les vies, les bouches, les peurs, les joies, les rêves et la force des gens. Et pour cela nous avons besoin de temps, de préparation, de patience. Nous avons besoin de revendiquer que ce travail ne se fait pas dans l'urgence et dans le court terme, mais dans le très long terme. Nous avons besoin de savoir que ce travail ne se fait pas par en haut, mais entre nous, dans l'horizontalité, dans la fluidité, dans la transversalité. Dans un temps géologique comme le disait Bertolt Brecht. Nous avons besoin d'aide, financière et morale. Nous avons besoin de ne pas se sentir seul-es.

Nous avons aussi besoin de l'accès à des espaces sûrs et sécurisés pour toutes et tous. Peu importe notre identité, nos origines, notre appartenance religieuse, notre expression de genre ou d'orientation sexuelle, nous avons tous droit à des espaces non discriminatoires et des environnements inclusifs.

Les droits humains sont non négociables.

Nous devons rester créatif-ves, nous devons rester fluides, nous devons rester attentif-ves et généreux et généreux.

Dans 3 ans? Mes rêves :

La régularisation de toutes les personnes « sans papiers » en Suisse qu'ils soient 1<sup>er</sup>, 2<sup>ème</sup> ou 3<sup>ème</sup> génération de migrant.es!!!!

Un vrai accueil de migrant.es (ce « phénomène » n'est pas près de s'arrêter)

Un soutien financier important

Une attention accrue sur les formes, le langage, les manières de traiter de ces sujets.









# LES ÉCHANGES AVEC LE PUBLIC

Ces échanges ont navigué entre constats, interrogations et propositions.

Il a été question du passé, de la transformation de la Suisse de pays d'émigration en pays d'immigration, des flux migratoires qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, de la nécessité de faire comprendre que le changement de société qui a lieu maintenant concerne toutes et tous. Ce changement, lié à la diversité, engendre aussi de l'incertitude et des craintes : des personnes ne se sentent plus « à l'aise » ou « chez elles » dans leur environnement.

Le programme « Nouveau Nous : culture – migration – participation » doit encourager une réflexion positive et créative sur une société en pleine mutation et sa diversité au quotidien. Il doit permettre d'aborder les défis et les potentiels du « vivre ensemble » de manière active et constructive et de développer des marges de manœuvre. Il s'agit de renforcer les compétences inter- et transculturelles de toutes et tous et faire que les politiques publiques aient au centre de leurs priorités la migration récente et l'intégration. Le programme vise à ce que chacun se sente légitime, car « quand on est l'autre, on ne se sent pas légitime ». Cela nécessite la possibilité d'une autodétermination : pouvoir être actrices et acteurs et pas seulement spectatrices et spectateurs.

Constat est pourtant fait qu'on a moins de chance avec un nom portugais ou albanais. Et encore moins de chance suivant la couleur de la peau, la forme des yeux, ou l'exhibition de signes d'une appartenance lointaine. Si la réponse du postmigratoire c'est qu'il n'y a pas de : « eux et nous » mais « nous tous », on doit malheureusement constater qu'un racisme structurel est profondément ancré.

Jusqu'à présent, les générations issues des migrations, nées et éduquées en Suisse ne font pas partie des discussions ni de politiques spécifiques, et ces personnes restent souvent considérées comme « migrantes ». Ce paradigme demande une transformation des mentalités. Il s'agit de la légitimation en tant que Suisses à part entière des personnes porteuses d'appartenances multiples qui enrichissent le paysage culturel, linguistique et social.

Les narratifs politiques sont souvent stigmatisants et discriminants, allant jusqu'à la xénophobie et au racisme. La conception collective de la migration crée un fossé entre nous et les autres, en remplissant de manière maladroite la case de l'altérité. Souvent les secondos y sont rangés. On constate



qu'il n'y a pas de terme consensuel pour qualifier celles et ceux qui ne sont pas autochtones, d'origine, de souche...

La migration n'est pas un phénomène en soi. Il y a en Suisse des réfugiés politiques hongrois ou tibétains, des experts, des personnes qui ont fait des études ici, d'autres installées à la suite de regroupements familiaux... Il existe différents statuts d'immigration et différents phénomènes.

On a reparlé de la distinction à faire entre les problématiques liées aux nouveaux et nouvelles arrivant-e-s et celles de la population postmigrante, qui n'a pas besoin des politiques et dispositifs de l'intégration, telle que prévus par la LEI (loi sur l'intégration et les étrangers) mais qui requiert une attention particulière des politiques publiques en terme d'équité de traitement et de représentation notamment dans la culture.

Lors de ces échanges, il a aussi été question des langues. Le plurilinguisme est une mission et une compétence du SEM (Secrétariat d'État aux migrations de la Confédération). En Suisse, la diversité des langues est aussi un élément lié au röstigraben. Pour INES, c'est important de venir en Suisse romande et peut-être de transcender cette frontière intérieure.

Une évocation a été faite de la mémoire olfactive, auditive et sensorielle qui nous colle à la peau. Charlotte Frossard a fait remarquer qu'elle ne parlait pas le portugais et qu'elle porte d'autres traces de ses origines. On peut valoriser les communautés par la langue et par d'autres moyens encore à inventer. Attention à ne pas essentialiser cependant.

La démocratisation de la culture, en incluant la diversité dans une démarche valorisante, est une exigence du temps que nous vivons. Il ne s'agit pas seulement de dire que c'est important mais aussi que c'est une chance.

Une question est posée sur l'invisibilité. Et la difficulté à trouver un public, il semblerait que des artistes postmigrants soient invisibles car non invités à monter sur scène. Il y aurait un public qui ne

connaîtrait pas « l'autre Suisse » la Suisse invisible, les artistes qui n'ont pas voix au chapitre ni aux subventions. En amont, la question se pose de la sélection des (futurs) artistes dans les cursus de formation.

Il faudrait trouver des histoires communes, que chacun-e puisse se reconnaître dans la production culturelle. Mais on constate qu'une partie du public ne veut pas être confrontée à cette question.

On trouve les thématiques traitées notamment dans le cinéma français et dans la littérature allemande. Un participant a cité une phrase de Coluche: Combien y a-t-il d'étrangers dans le monde ?





# LA SOIRÉE MULTICULTURELLE

## AVEC LA PARTICIPATION DE GJON'S TEARS

Le chanteur Gjon's Tears est intervenu à la fin du colloque afin de témoigner sur son parcours dans le domaine culturel puis lors de la soirée multiculturelle dans son répertoire musical.

Gjon a la volonté d'utiliser la musique pour transmettre ses sentiments. Il va prendre conscience que sa culture d'origine le rend différent en arrivant à l'école. En découvrant le Kosovo en vacances, il ne sent pas vraiment chez lui, et il se sent davantage Suisse. Mais lorsqu'en Suisse, on lui pose la question « d'où viens-tu? », il répond qu'il est d'ici et se questionne sur quel est finalement son pays.

Dans son parcours artistique, il a besoin de comprendre d'où il vient, car son père lui avait appris à être invisible! Il constate en outre qu'il faut aller ailleurs pour être reconnu ici.

Il pense qu'en Suisse, certaines personnalités comme lui observent des réactions similaires comme le fait d'être identifié albanais si l'on fait quelque chose de mal et suisse si l'on fait quelque chose de bien! Il pense être un mélange de ce que sont ses parents et de ce qu'il va devenir.

En représentant la Suisse à l'eurovision, il considère qu'il symbolisait une forme de multiculturalisme.

Gjon's Tears est le nom de scène de ce chanteur suisse, né le 29 juin 1998 à Saanen.

Il représente la Suisse au Concours Eurovision de la chanson 2020 ainsi qu'au Concours Eurovision de la chanson 2021.

Originaire du Kosovo, il grandit dans un village gruérien. À l'âge de 7 ans, il se découvre une passion pour la musique lors d'un cours de piano. Deux ans plus tard, il joue la chanson *Can't Help Falling in Love* d'Elvis Presley à son grand-père, qui pleure en l'écoutant; il déclare tirer son nom de scène, Gjon's Tears, de cet épisode.

En 2021, il participe à l'émission *The Voice All Stars* sur TF1 où il s'arrête en demi-finale.

Il sort son premier album, intitulé *The Game*, en avril 2023. Par ailleurs, il a été élu Meilleur artiste suisse de l'année 2023.



## PROGRAMMATION ARTISTIQUE

**Compagnie Désenchanté.e.s**  
extrait de théâtre

**Orchestre de Chambre  
les Rapsodes de Genève et  
le groupe folklorique Ilirët**  
musique folklorique et  
instrumentale

**Besa Myftiu**  
auteure - lecture  
d'un passage de roman

**Gjon's Tears**  
chanteur - chant, musique



- 1 et 2 Orchestre de Chambre  
les Rapsodes de Genève
- 3 Compagnie Désenchanté-e-s
- 4 Groupe Ilirët
- 5 Besa Myftiu







## NOS REMERCIEMENTS

### MAH

Valère Borruat, Dominique Chatillon,  
Muriel Pavesi, Samuel Dos Santos  
Les équipes de Sécurité et surveillance et  
du service Bâtiment et logistique du MAH

### Direction du DCTN

Dorina Xhixho (collaboratrice personnelle  
du magistrat), Unité communication,  
Unité du développement des publics

### UPA

Les personnes actives dans la réflexion et la  
construction du concept: Era Malaj  
(Cie Désenchanté.e.s), Valon Kurteshi (adding.ch)

### Pour l'aide à la réalisation, l'équipe de l'UPA

Pauline Ze, Emilia Moutinho

### Pour les photos

Francisco Sorondo  
Irina Popa

### Pour la partie festive, l'équipe des buffets interculturels de l'UPA

Nahed, Merrushe, Ariciel

### Les artistes

Gjon's Tears, Besa Myftiu, l'orchestre de chambre  
et les Rhapsodes de Genève, l'Ensemble culturel Ilirët  
et plus particulièrement la Cie Désenchanté.e.s  
initiatrice de ce mouvement, qui a participé à  
toutes les étapes de la réalisation du projet.

## IMPRESSUM

**Contribution  
rédactionnelle**  
Elisabeth Chardon

**Graphisme**  
Jéréemie Mercier

**Impression**  
CMAI  
Ville de Genève  
Juin 2024



